



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

Die kulturhistoris... momente in den romanen des ...

Paul Mertens

27271.18.6



Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 16 Oct. 1900.

Die
kulturhistorischen Momente
in den
Romanen des Chrestien de Troyes.

Inaugural-Dissertation
zur
Erlangung der Doctorwürde
der
hohen philosophischen Fakultät
der
Friedrich-Alexanders-Universität Erlangen

vorgelegt
von
Paul Mertens
aus Berlin.

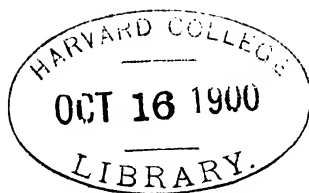
Tag der mündlichen Prüfung: 21. Dezember 1899.



Berlin 1900.

Druck von George Chasté, Berlin C., Sophienstr. 8 und 9.

272.71.18.6



Minot fund

297.

Seinen lieben Eltern
in Dankbarkeit zugeeignet

vom

Verfasser.

**MICROFILMED
AT HARVARD**

Inhaltsverzeichnis.

	Seite
Vorbemerkung	1
Einleitung	5
Erstes Kapitel:	
Das geistige Leben	9
Zweites Kapitel:	
Das sittliche Leben	18
Drittel Kapitel:	
Das gesellschaftliche Leben	45
Viertes Kapitel:	
Das öffentliche Leben	58
Schlussbemerkung	69

Vorbemerkung.

Der bekannte Archäologe und Kulturhistoriker Lacroix sagt in seinen „Moeurs, usages et coutumes de la France ancienne et moderne Paris 1852“ Folgendes: „Les arts, considérés dans leur généralité, sont l'expression vraie de la société. Ils nous disent ses goûts, ses idées, son caractère.“ Mit diesen Worten kennzeichnet Lacroix die Bedeutung der Kunst für das Studium der Kulturgeschichte. Nicht nur die politische Geschichtsschreibung in jenem höheren Sinne, wie sie zuerst von Johannes von Müller aufgefasst und von Schlosser und Ranke zur Vollendung geführt wurde, nicht nur die Behandlung einzelner wissenschaftlicher Disciplinen im Sinne eines Alexander von Humboldt, eines Jacob Grimm und eines Savigny liefern bemerkenswerte Beiträge zur Erkenntniss des Inhaltes und der Form der Gesittung einzelner Zeitalter, sondern vor allem ist es die Kunst, in welcher die Fülle der Ideen und der Ideale eines Volkes niedergelegt ist. Das gilt besonders von der Dichtkunst, am meisten von derjenigen, die ihren Stoff der Gegenwart entnimmt oder ihn wenigstens in ein modernes Gewand kleidet. So sind denn auch die ritterlichen Dichtungen des Mittelalters ein Spiegel der Zeit, in der sie entstanden sind. Ihre methodische Durchforschung auch nach ihrer kulturhistorischen Bedeutung und zwar nicht bloss in Bezug auf das Leben einer einzelnen Nation, sondern in ihrem universalhistorischen Zusammenhange bezeichnet bereits Gervinus in seiner Literaturgeschichte als eine Aufgabe, die des Schweisses der Edlen wohl wert sei.

Wenn man die Romane des Chrestien de Troyes unter diesem Gesichtspunkte betrachtet, so wird man zu einer reichen Ausbeute gelangen und sich jenem Urtheile in der Histoire littéraire de la France Tome XXX anschliessen: „Les romans de la Table Ronde

sont l'expression la plus complète de la société courtoise du temps de Louis VII, de Philippe II et de saint Louis.“ In der That hat man ja auch in einer Reihe von Vorarbeiten*) über das gesellschaftliche, das öffentliche und das private Leben, über Handel und Wandel, über Kunst und Gewerbe jener Zeit im Anschluss an die Romane Chrestien's Betrachtungen angestellt. Aber man hat es noch nicht versucht, die einzelnen Züge zu einem Gesamtbilde zu vereinigen. Auch liegt bisher noch keine zusammenhängende Untersuchung vor über die sittlichen Anschauungen jener Zeit, über den Stand der geistigen Bildung, über die Aeusserungen des Gefühls- und Gemütslebens, wie sie uns in

*) Histoire littéraire de la France, Tomes XV. XXX.

Roquain. Études sur l'ancienne France.

Rosières. La Société française au moyen âge.

Guizot. Histoire de la civilisation en France.

G. Paris. La littérature française au moyen âge.

G. Paris. Romania X 465, XII 459 ff.

Villemarqué. Les Romans de la Table Ronde.

Alwin Schultz. Das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger.

Keutel. Die Anrufung der höheren Wesen in den altfranzösischen Ritterromanen. Diss. Marburg 1885.

Kettner. Der Ehrbegriff in den altfranzösischen Artusromanen. Diss. Leipzig 1890.

Kuttner. Das Naturgefühl der Altfranzosen. Diss. Berlin 1889.

Müller. Die täglichen Lebensgewohnheiten in den altfranzösischen Artusromanen. Diss. Marburg 1888.

Meyer. Die Stände, ihr Leben und Treiben, dargestellt aus den altfranzösischen Abenteuer- und Artusromanen. Diss. Marburg 1888.

Meyer. Jugenderziehung im Mittelalter, dargestellt nach den altfranzösischen Abenteuer- und Artusromanen. Programm. Strassburg 1896.

Bormann. Die Jagd in den altfranzösischen Abenteuer- und Artusromanen. Diss. Marburg 1887.

Krick. Les données sur la vie sociale et privée des Français au 12^e siècle, contenues dans les oeuvres de Chrestien de Troyes. Programm. Kreuznach 1885.

Emecke. Chrestien von Troyes als Persönlichkeit und als Dichter. Diss. Strassburg 1892.

Heidsick. Die ritterliche Gesellschaft in den Dichtungen des Chrestien de Troyes. Diss. Greifswald 1883.

Doerks. Haus und Hof in den Epen des Chrestien de Troyes. Diss. Greifswald 1885.

Chrestien's Romanen entgegentreten. Nach beiden Richtungen hin einiges nachzutragen soll der Zweck der vorliegenden Arbeit sein.

Ich bemerke noch, dass ich, um den Umfang der Arbeit nicht über Gebühr auszudehnen, die Zitate nur in verhältnissmässig wenigen Fällen ausgeschrieben und mich im allgemeinen mit dem genauen Hinweise auf die betreffende Textstelle begnügt habe.

Die Hauptwerke Chrestien's liegen uns in der vorzüglichen Ausgabe von Wendelin Förster, Halle bei Max Niemeyer 1884 ff. vor. Von den ersten drei Bänden dieser Ausgabe ist inzwischen von Förster eine neue verbesserte Textausgabe unter Auslassung aller textkritischen Bemerkungen, aber unter Hinzufügung eines Glossars und einer den neuesten Stand der Forschung berücksichtigenden Einleitung besorgt worden und in der Romanischen Bibliothek, ebenfalls bei Niemeyer in Halle, erschienen. Ich habe mich daher für den Erec, den Cligés und den Yvain an diese sogenannte kleine Ausgabe gehalten. Der schon seit langer Zeit in Aussicht gestellte vierte Band der grossen Ausgabe ist im September vorigen Jahres herausgekommen und enthält ausser dem Karrenritter (Lancelot) auch noch das Wilhelmsleben (Guillaume d'Angleterre). Die Autorschaft Chrestien's hinsichtlich des Wilhelmslebens ist ja freilich strittig. Konrad Hofmann (Sitzungsberichte der Königlichen Bayerischen Akademie der Wissenschaften vom 11. Juni 1870, II 51) und Paul Meyer (Romania VIII 315) erklären sich dagegen, während Förster (Einleitung zum kleinen Erec p. XI und Einleitung zu Band IV der grossen Ausgabe p. CLXIV), Rud. Müller Untersuchung über den Verfasser der altfranzösischen Dichtung Wilhelm von England, Diss. Bonn 1891 und Gröber im Grundriss der romanischen Philologie II 524 aus vollster Ueberzeugung dafür eintreten. Ich selbst neige mich eher den Zweifelnden zu, da ich eine Reihe für die Darstellungsweise Chrestien's eigentümlicher Züge im Wilhelmsleben vermisste. Wenn ich mich trotzdem entschlossen habe, dies Werk in meine Untersuchung hineinzuziehen, so ist es geschehen, weil das Wilhelmsleben, wenn auch nicht von Chrestien selbst, so doch mindestens von einem ihm kongenialen Dichter herrühren muss, so dass die Frage der Autorschaft für meine Zwecke weniger in Betracht käme, und weil es nicht unerwünscht sein konnte, auch aus diesem

Werke die für meine Zwecke wichtigen Momente hervorzuheben, wozu man bisher noch keinen Versuch gemacht hat.

Für den Perceval habe ich die von Potvin in 6 Bänden herausgegebene Ausgabe benutzt, da die von anderer Seite versprochene noch zu erwarten ist. Ich habe daher auch für die Zitate aus Perceval die recht mangelhafte und ungleichmässige Orthographie Potvin's beibehalten müssen.

Die von mir gebrauchten Abkürzungen sind folgendermassen aufzulösen:

C. = Cligés ed. Förster. Neue Ausg. Halle 1889 (Roman. Bibl. No. 1).

E. = Erec und Enide, ed. Förster. Neue Ausg. Halle 1896 (Roman. Bibl. No. 13).

K. = Karrenritter (Lancelot) ed. Förster. Halle 1899.

L. = Yvain (Der Löwenritter) ed. Förster. Neue Ausgabe. Halle 1891 (Roman. Bibl. No. 5).

P. = Perceval le Gallois, publié d'après le manuscrit de Mons par Ch. Potvin, Mons 1865 (Société des Bibliophiles Belges.) 6 vol.

W. = Wilhelmsleben (Guillaume d'Angleterre) ed. Förster. Halle 1899.

Einleitung.

Es wird sich zunächst fragen, bis zu welchem Grade wir an Chrestien's Werken einen zuverlässigen Wertmesser für den Kulturstand seiner Zeit haben. Sind jene bunten Gemälde, die der Dichter vor uns entrollt, nach der Natur gezeichnet? Erhebt Chrestien überhaupt Anspruch darauf, das Leben und Treiben seiner Zeitgenossen, im besonderen der ritterlichen Welt, getreu vorzuführen? Wie lassen sich ferner seine Schilderungen in Einklang bringen mit den Ergebnissen der Geschichtsforschung?

Der verdienstvolle, wenn auch heutzutage etwas veraltet erscheinende Kenner mittelalterlicher Verhältnisse De la Curne de Sainte-Palaye nennt in seinen *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* Paris 1781 das Rittertum „un mystère bizarre, imaginé par les romanciers et qui sert de fondement à des fictions aussi monotones qu'insipides.“

Wenn auch diese Auffassung von dem innersten Wesen jenes Rittertums, wie es sich in den zeitgenössischen Dichtungen darstellt, vor dem Urteil der neueren Forschung nicht bestehen kann — würde man doch sonst aus all jenen Romanen so gut wie nichts für die Feststellung des wirklichen Kulturstandes herauslesen können! — so ist doch das Urteil des gelehrten Historikers da, wo es auf reale geschichtliche Verhältnisse geht, weit zuverlässiger und wird selbst von modernen Autoritäten unterschrieben. Ueber die Sittlichkeit jener Zeit sagt er: „Jamais on ne vit les mœurs plus corrompues que du temps de nos Chevaliers, et jamais le règne de la débauche ne fut plus universel.“ An einer anderen Stelle urteilt er über die Religiosität der Ritter: „Astreints scrupuleusement à des obligations journalières, ils croyaient par cette régularité et par des dons être en droit de violer dans tout le reste les lois du christianisme.“ Und Guizot, der Kulturhistoriker par excellence, nennt in seiner *Histoire de la civilisation*

en France das Mittelalter, speciell das französische, eine der brutalsten Epochen der Geschichte und weist auch besonders darauf hin, dass niemals die Beziehungen der beiden Geschlechter unsittlichere waren als zu jener Zeit. In ganz ähnlichem Sinne spricht sich Henri Martin aus.

Wie anders aber malt sich die Welt in den romans d'aventure! Die edelsten Beweggründe scheinen das Handeln der Helden zu bestimmen, in idealer Verklärung erscheint das Leben, phantastischer Zauber entrückt uns der Alltäglichkeit. Dieser Gegensatz zwischen Ideal und Wirklichkeit aber ist es gerade, der jener Zeit ihren eigenartigen Charakter verleiht. Eben jene Ritter, die in der überwiegenden Mehrzahl Raubritter in des Wortes verwegenster Bedeutung waren, in deren Sittenkodex die Worte Recht und Menschlichkeit nicht standen, begeisterten sich an jenen Schilderungen selbstloser Hingabe, die sich in den Dienst der idealsten Regungen des menschlichen Herzens stellt. In diesem scheinbaren Widerspruche liegt ein kulturhistorisches Moment von hervorragender Bedeutung. Trotz aller in der Praxis bewiesenen mittelalterlichen Neigung zur Brutalität wohnte in der Seele jener Menschen ein grundsätzliches Ideal der Sittlichkeit, ein Hang zum Schönen und Grossen. Als Zeugnisse dieses Strebens hat man die Romane Chrestien's aufzufassen. Sie sind der dichterische Ausdruck eines Zeitgeistes, der sich loszulösen trachtet von den Schlacken der täglichen Gemeinheit.

Der angedeutete Gegensatz zwischen Ideal und Wirklichkeit findet sich übrigens auch in den Werken Chrestien's selbst wieder. Das zeitgenössische Leben bildet die Folie der phantastischen und idealisierenden Schilderungen, und in manchen rohen Gefühlsäusserungen der handelnden Personen klingt der wahre Ton jener Zeit an. So erfährt die im allgemeinen als ideal geschilderte Stellung der Frau dem Manne gegenüber doch in gewissen Szenen eine nichts weniger als verklärende Beleuchtung. Sehr gern nimmt der Dichter auch die Gelegenheit wahr, durch Schilderung erotischer Situationen auf die unlauteren sinnlichen Gefühle seiner Leser zu wirken. Er musste eben und wollte auch seiner Zeit den schuldigen Tribut entrichten. Namentlich aus diesen Teilen seiner Romane lassen sich wertvolle Schlüsse ziehen.

Freilich wird man bei allen diesen Schlüssen Vorsicht üben und sich namentlich vor Verallgemeinerungen hüten müssen. Chrestien schildert ja keine Durchschnittsmenschen, sondern bewegt sich meist in extremen Charakterschilderungen. Auch das ist zu berücksichtigen, dass der Dichter uns fast nur die ritterliche Gesellschaft vorführt, über den „tiers état“ aber, der gerade in jener Zeit zu selbstbewusster Kraft zu erstarken anfang, nur verhältnissmässig dürftige Notizen giebt, deren Färbung noch dazu in vielen Fällen erkennen lässt, dass der Dichter, in den Vorurteilen seiner Zeit befangen, das bürgerliche Element der Bevölkerung als ein minderwertiges betrachtete. Und selbst das, was uns Chrestien als Brauch seiner Zeit berichtet, wird man nicht immer kritiklos hinnehmen dürfen. Manches davon klingt doch gar so wunderlich, dass man wohl eine subjektive Zuthat des Dichters vermuten darf. Standen doch die damaligen Roman-dichter bezüglich ihrer Wahrheitsliebe bei ihrem eignen Publikum nicht im besten Rufe. Das „mançonge ajoster“, das ungebührliche Uebertreiben, von dem Chrestien spricht (L 6818), wurde jedenfalls von den Romanschreibern viel geübt, und wenn sich auch Chrestien selbst ausdrücklich verwahrt gegen ein solches Verfahren (E 6923), so werden wir doch manche seiner Berichte mit Vorsicht aufzunehmen haben.

Und noch eins ist ganz besonders zu beachten, worauf Emecke a. a. O. nachdrücklich hinweist. Emecke betont, dass uns Chrestien in seinen Werken als ein für das Ideale begeisterter Dichter entgegentritt, dessen edle Gesinnung sich nirgends verleugne. Es komme jedoch sehr darauf an, zu unterscheiden zwischen dem, was lediglich die Zeit Chrestiens (oder auch nur seine Helden) charakterisiere und charakterisieren solle, und dem, was ihn selbst kennzeichne, also: das Allgemeine von dem Persönlichen zu trennen. Man wird daher die Fülle von Sentenzen und moralischen Betrachtungen, die der Dichter einstreut, nicht unbesehen als das Glaubensbekenntniss seiner Zeit hinnehmen, sondern in sehr vielen Fällen aus ihnen nur auf die persönlichen Anschauungen des Dichters schliessen dürfen. Auch der umgekehrte Fall wird vorkommen. So ist z. B. der Lancelot das in kulturgeschichtlicher Beziehung interessanteste und wertvollste Werk Chrestien's.

Nach des Dichters eigenem Geständniss aber (K 27) enthält es nur wenig oder gar nichts von seinem eigenen Geiste.

Wenn so das von Chrestien Ueberlieferte, um zu annehmbaren Folgerungen zu führen, gewisser Einschränkungen bedarf, so erweitert sich doch andererseits der Blick auf den Kulturstand in der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts, wenn wir vergleichsweise teils die *chansons de geste*, teils die Quellenberichte, aus denen Chrestien schöpfte, heranziehen. Das volkstümliche Epos hatte sich überlebt. Es passte nicht mehr in die umgestalteten sozialen Verhältnisse hinein; die ehrwürdige Figur Kaiser Karls drohte zur Karikatur zu werden. Das Kreuzzugsfieber war vorüber; an die Stelle der Sarazenenfahrten waren der Minnedienst und die galante Abenteuersucht getreten. Nach aussen hin war unter dem Einflusse des südfranzösischen höfischen Lebens, wie es in der Provence und besonders am Hofe der Marie de Champagne, Chrestien's hoher Gönnerin, herrschte, eine merkliche Verfeinerung der Umgangsformen eingetreten. Von dieser Wandlung, die das Leben nach Inhalt und Form erfahren hatte, legen auch die Romane Chrestien's ein ganz unzweideutiges Zeugniss ab.

Lehrreich ist aber auch ein Vergleich Chrestien's mit seiner Quelle. Einem glücklichen Zufalle ist es zu danken, dass wir in der Lage sind, manche der Romane Chrestien's mit ihrer bretonischen beziehungsweise anglonormannischen Quelle zu vergleichen. Trotzdem nun Chrestien und seine Quelle zeitlich nur um ungefähr ein halbes Jahrhundert auseinanderliegen, hat sich doch ein merkwürdiger Wandel in den Anschauungen und Sitten vollzogen, der sich namentlich in der von französischem Geiste getragenen Verfeinerung der Motive bei Chrestien kundgiebt.

Es werden sich daher nicht nur aus dem Inhalte der Romane Chrestien's und aus der Darstellungsweise des Dichters, sondern auch durch vergleichende Rückblicke auf die Quellen Chrestien's und auf das volkstümliche Epos Schlüsse ziehen lassen auf den Kulturstand Frankreichs in der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts. Indem ich diesen Versuch unternehme, werde ich es nicht vermeiden können, wenigstens summarisch auch über gewisse Realien zu berichten, über die schon in Einzelschriften gehandelt worden ist.

Erstes Kapitel.

Das geistige Leben.

Den Begriff „geistiges Leben“ möchte ich hier im weitesten Sinne auffassen und darunter nicht nur die namentlich in der Wissenschaft niedergelegten Aeusserungen des Intellektes verstehen, sondern auch diejenigen des Seelen- und Gemütslebens, soweit sie aus der vom Konventionellen noch nicht berührten, natürlichen geistigen Veranlagung hervorgehen. Ich werde daher vorläufig alles das ausschliessen, was auf die mehr oder weniger auf Konvention beruhenden sittlichen Anschauungen Bezug hat, und darüber in einem besonderen Kapitel handeln.

Das Mass des positiven Wissens in jener ritterlichen Gesellschaft, die uns Chrestien fast ausschliesslich vorführt, ist ein recht geringes. Freilich wird erzählt, dass die jungen Rittersöhne schon im Alter von vier Jahren im Lesen und Schreiben unterwiesen wurden (P 12512), doch wird das nicht die Regel gewesen sein. Das *letre aprendre* (P 12513) überliess man im allgemeinen den Frauen, den *trouvères* und den Geistlichen. Namentlich die Frau wird gern als lesekundig (L 1416), als *afaitiee, si bien parlant et anseigniee* geschildert (L 241), während nur selten die Kenntnisse eines Ritters hervorgehoben werden (P 508, 9453). Und doch scheint besonders die Kunst des Lesens auch unter den Rittern verbreiteter gewesen zu sein, als man gewöhnlich annimmt. Lässt doch Artus an die Ritter seines Reiches schriftliche Einladungen zu Pfingsten ergehen (P 15848). Inschriften auf Grabsteinen (K 1872) und auf Schwertern (K 7067) würden ihren Zweck verfehlt haben, wenn man annehmen müsste, dass nur sehr wenige sie zu entziffern im stande waren. Nicht selten begegnen wir lesen-

den Rittern (K 1875, 5272; P 20950). Um so auffälliger ist es, dass von Perceval ausdrücklich gesagt wird, er habe nicht lesen können (P 33957).

Ueber Lesen und Schreiben hinaus ging jedoch die Bildung des Ritters auf keinen Fall, wenn sie überhaupt diesen Grad erreichte. Gewisse kindliche Auffassungen und Anschauungen werden uns daher nicht befremden dürfen. So findet sich schon bei Chrestien jene im 13. Jahrhundert ganz allgemeine Vorstellung, Frankreich habe die geistige Ueberlegenheit Griechenlands geerbt und das Rittertum sei auf dem Umwege über Rom von Griechenland nach Frankreich gekommen (C 30). Die Erde denkt man sich natürlich im Mittelpunkte des Universums, von der Sonne umkreist (P 23276). Die Bewegungen und Stellungen der Gestirne wurden in abergläubischer Weise vermittelt der Astrologie, die bei Chrestien als Astronomie auftritt, auf menschliche Verhältnisse und irdische Ereignisse gedeutet (E 6777; P 38248).

Die einzelnen wissenschaftlichen Disciplinen waren nur sehr mangelhaft ausgebildet. Freilich ist gelegentlich von einer Ausbildung in ständigen Schulen die Rede (P 27208), aber auch hier werden wohl nur die ersten Elemente gelehrt worden sein. Wenn daher in den Krönungsmantel Erec's neben den Attributen der Musik auch diejenigen der Geometrie, der Arithmetik und der Astronomie mit goldenen Fäden eingewirkt sind (E 6746, 6757, 6780), so sind wohl hieraus Schlüsse auf eine theoretische Behandlung dieser Gegenstände nicht zulässig.

Auf einer höheren Stufe der Entwicklung scheinen sich die juristische und die medizinische Wissenschaft befunden zu haben. In Paris, heisst es, konnte man juristischen Studien obliegen, bis man es zum Advokaten gebracht hatte (P VI 240, 18). Was die Heilkunde betrifft, so war ihre Kenntniss ein wesentlicher Teil der weiblichen Ausbildung. Häufig treffen wir Frauen und Mädchen, die sich nicht nur auf die Wartung und Pflege der Verwundeten verstehen, sondern auch selbständig die Behandlung des Kranken übernehmen (C 3023; E 5196; P 21254). Natürlich gab es auch Berufsärzte. Als Bildungsstätte für solche wird Salerno erwähnt (C 5817). Von französischen medizinischen Fakultäten wird nur die von Montpellier genannt (K 3501). Manche

Aerzte scheinen aber privatim Ausbildungsschulen geleitet zu haben. Diese Vermutung wird nahegelegt durch eine Stelle im Perceval (P 5718), wo „un mire sage et deus puceles de s'escole“ erwähnt werden. Im Bedarfsfalle waren Aerzte im Schlosse und in der Stadt gleich bei der Hand (C 5748; K 3497; L 6501). In schwierigen Fällen war ein Kollegium mehrerer Aerzte anwesend (C 5749). In der chirurgischen Kunst war man durchaus nicht unerfahren. Eiserne Lanzen spitzen werden aus der Wunde herausgeschnitten (P 42500). Nachdem das tote Fleisch beseitigt ist (E 5200), wird die Wunde ausgewaschen (P 37328), mit Leinwand verbunden (E 5201; P 42502), mit Charpie verstopft (E 4594; K 3328; P 37346) oder mit Wundpflastern belegt (E 4221; L 6501; P 37377, 42507). Besonders wird betont, dass das Auflegen von Salben und Charpie regelmässig erneuert wird (E 5204; P 37346, 37396), nachdem wiederholte Auswaschungen der Wunden vorhergegangen sind (E 5158, 5204). Auch sonst werden medizinische Manipulationen, wie z. B. das Einrenken eines Armes (P 5720) oder das Aderlassen (E 6416) erwähnt.

Bei der Anwendung der äusseren Mittel spielt allerdings der Aberglaube keine geringe Rolle. Im Yvain hören wir von einer Salbe, die den Wahnsinn zu heilen vermag (L 2952). Auch an Sympthiemitel mit prophylaktischer Kraft glaubte man. Haare der Geliebten trug man wie einen Talisman auf der Brust (K 1481, 1489).

Ueber die Anwendung innerer Mittel bei Erkrankungen wird uns nicht viel berichtet. Zu medizinischen Zwecken zog man Gewürze und Pflanzen in eigens dazu bestimmten Gärten (E 5760), und es werden auch gelegentlich eine ganze Reihe von Heilmitteln aufgezählt (K 1486), deren Art wir jedoch nicht im stande sind näher zu bestimmen. Um die Diagnose auf eine bestimmte Krankheit zu stellen, untersuchte man den Urin (C 3026), wobei man jedoch, wenn es sich um weibliche Patienten handelte, die Rücksicht übte, dem Wunsche der Dame zu entsprechen und die Untersuchung nicht in ihrer Gegenwart stattfinden zu lassen (C 5747); vielmehr wurde der Urin in besonderen Gläsern in die Wohnung des Arztes gebracht (C 5734). Auch die Beobachtung des Pulses vernachlässigte man nicht (C 3026). Ferner suchte man durch

Vorschreiben einer bestimmten Diät der Krankheit beizukommen, namentlich im Falle eines Wundfiebers (P 37379). Scharfe Gewürze wie Knoblauch oder Pfeffer wurden dem Patienten nicht gestattet (E 5208), als Getränk wurde ihm nur verdünnter Wein (E 5150, 5166) oder auch Mandelmilch (P 21257) gereicht.

Dass man zu der Kunst der Aerzte Vertrauen hatte, geht aus manchen Andeutungen hervor (C 654). Schwere Erkrankungen wie Wassersucht, Gicht, Bräune und Herzleiden wurden für heilbar gehalten (C 3023). Damit ist freilich noch nicht gesagt, dass die Aerzte sie auch wirklich heilen konnten. Immerhin aber muss nach dem Gesagten die medizinische Wissenschaft sich wohl auf einer gewissen Höhe befunden haben.

Neben dieser rein wissenschaftlichen Bildung eines einzelnen Standes lässt sich aber aus den Romanen Chrestien's noch eine besondere Eigentümlichkeit des Zeitgeistes überhaupt erschliessen. Bei der weiten Verbreitung, deren sich Chrestien's Romane erfreuten, geht man wohl in der Annahme nicht fehl, dass der Dichter, der sein Publikum kennen musste, weniger oft die von ihm so bevorzugte philosophisch reflectierende Darstellungsweise angewandt hätte, wenn er nicht gewusst hätte, dass sie dem Geschmacke seiner Zeit entspräche und dem Fassungsvermögen seiner Leser nicht zu viel zumutete. Das geistreiche, umständlich ausgespinnene Gedankenspiel, das sich in vielen Monologen, Dialogen und Betrachtungen entwickelt und gelegentlich zu gesuchter und fast ermüdender Subtilität ausartet (C 475—523, 626—872, 4410—4574; L 1368—1377, 5998—6105), das Streben, kurzgefasste Maximen der Lebensweisheit anzubringen oder das moralische Fazit aus der Erzählung zu ziehen (W 1036, 1180), die Versuche psychologischer Analyse, namentlich in Form der Gegenüberstellung von Liebesfreude und Liebesschmerz (C 3072, 3081), von Körper und Herz (K 6850; L 2639), von Liebeswunde und Waffenwunde (L 1368), von Vernunft und Herz (K 6864), von Auge und Herz (K 3988) oder in Form der Personifikation von Gefühlen, die miteinander in Konflikt geraten (K 2844—2879; L 5998) — alle diese Umstände erlauben einen Rückschluss nicht nur auf die persönliche Veranlagung des Dichters, sondern auch auf die geistige Reksamkeit seiner Zeitgenossen.

Wenn es freilich dem Dichter trotz seiner dialektischen Künste nicht immer gelingt, uns das Handeln seiner Helden psychologisch glaubhaft zu machen, so darf man dabei nicht vergessen, dass ein moderner Leser doch eine ganz andere Auffassungsweise mitbringt als das anspruchslose Publikum Chrestien's. Dieses folgte seinem Dichter gern, wenn er ihm schrittweise den doch schwer begreiflichen Wandel vorführt, der innerhalb drei Tage in Laudinens Seele vorgeht und sie dazu bringt, nach Ablauf dieser Zeit den Mörder ihres Gatten zu heiraten, oder wenn Chrestien seinen Lesern zumutet zu glauben, dass Yvain auf seinen abenteuerlichen Fahrten sich des seiner Gattin gegebenen Versprechens, binnen Jahresfrist zurückzukehren, nicht erinnert haben sollte.

Jene Zeit nimmt eben in gutem Glauben die Berichte ihres Dichters als Thatsachen hin. Je phantastischer sie sind, desto mehr Eindruck machen sie. Wie sollte man es sich sonst erklären, dass Chrestien so oft das zauberhafte Element einführt, dass er so gerne von Zwergen und Riesen erzählt, von verzauberten Rittern, von Ringen, die den Träger unsichtbar oder unverwundbar machen, von Wunderhörnern, die den zu Reichtum und Ehren berufen, der sie zu blasen versteht, von zauberhaften Tränken, Schlössern, Quellen und Gärten!

Wenn man so auf der einen Seite der Natur unter dem Einflusse eines abergläubigen Wahnes gegenüberstand, so fehlt es doch andererseits nicht an Beispielen dafür, dass man sich auch unbefangen dem Genusse der Natur hinzugeben verstand und sich gern an ihren Reizen erfreute. Sogar an lyrischen Regungen, die dem altfranzösischen Epos fast gänzlich fremd sind, fehlt es nicht. Der Dichter betont die Wechselwirkung zwischen Natur und Menschenherz, ohne aber dabei jemals ins Sentimentale umzuschlagen. Wenn zwei Liebende sich küssen und umarmen, meint der Dichter, so erscheint ihnen die ganze Welt in einem schöneren Lichte (C 6338). Umgekehrt wirkt der Gesang der Waldvögel erheiternd und erhebend auf die Stimmung des Herzens (L 470; P 11987, 24158). In naiven Worten kommt die Freude an der Natur zum Ausdruck (L 460; P 13328, 13336). Der Dichter schildert, wie die Vöglein von Zweig zu Zweig

hüpfen (P 15460) und glaubt sogar die eigene Melodie eines jeden aus dem harmonischen Konzerte herauszuhören (P 15445). Liebevoll und mit den einfachsten Mitteln giebt er den Eindruck wieder, den der Gegensatz zwischen dem Gesange der Waldvögel und dem Gewitter, das eben herniedergegangen ist, auf ein empfängliches Gemüt machen muss (L 459). Schöne Bäume stimmen das Gemüt zur Bewunderung (L 413), und erheiternd wirft der Sonnenschein seine Strahlen in des Menschen Herz hinein (P 25160).

In diesen gewissermassen lyrischen Regungen macht sich wohl der Einfluss provenzalischer Dichtung geltend. Aber auch unbeeinflusste Liebe zur Natur giebt sich in mannigfacher Weise kund. Man liebt es, Blumen und frische Kräuter in die Wohngemächer und sogar in die provisorisch errichteten Zelte zu verstreuen (P 1867, 16982, 23308, 32639). Blumenspenden geleiten den Toten zur Gruft (C 6116), und bei festlichen Gelegenheiten werden sogar die Strassen mit Blumen aller Art bestreut (E 2364). Mit Sehnsucht harrt man des Frühlings, freudig begrüsst man sein Erscheinen. Junge Mädchen pflücken Blumen und winden Kränze in Gärten (P 41164). Sobald es die Jahreszeit nur irgend gestattet, werden die Mahlzeiten im Freien eingenommen, möglichst in der Nähe eines rieselnden Wassers (P 23571). Wenigstens aber suchte man nach Tisch sich in der frischen Luft des Schlossgartens zu ergehen (P 16810). Sogar die Handwerker liebten es, ihr Gewerbe im Freien auszuüben (P 7140).

Doch nicht nur für die Reize der Natur war man empfänglich, sondern auch die Kunst wusste man zu schätzen. Es zeigt sich das in jenem allgemeinen Streben, möglichst viel von der Schönheit der Kunst in das tägliche Leben hineinzutragen. Unter den bildenden Künsten nahm wohl neben der Architektur, die sich namentlich in der Erbauung von Schlössern und Kirchen bethätigte, die Skulptur einen hervorragenden Platz ein. Namentlich prächtige, in Marmor gehauene Grabdenkmäler werden erwähnt (C 6084; K 1869; 1883; L 4307); an den Gedenktagen der Verstorbenen wurden sie mit kostbaren Teppichen behängt (P 26150). Die Malerei stand hinter ihren Schwesterkünsten nicht zurück. Farbenheitere Wandgemälde schmückten die Säle

(E 5571). Zu besonderer Blüte scheint sich die Wappenmalerei entwickelt zu haben. (E 2151, 2881; K 5798, 5806.)

Die nicht an die Materie gebundenen Künste, Musik und Poesie, genossen gleichfalls hohes Ansehen. Eine ganze Reihe von Streich-, Blas- und Schlaginstrumenten wird genannt (harpe E 2044, 6382; rote E 2044, 6382; gigue E 2045, 6383; viele E 2045; sautier E 6383; sinfonie E 6383; cor L 2348; buisine E 2054; L 2348; frestele E 2053; L 2352; timbre E 629, 2052; muse E 2053; chalemel E 2054). Im Karrenromane hören wir sogar von einer Orgel, die in einer Kirche bei festlichem Anlasse spielt (K 3534). Auch der Gesang wurde gepflegt, selbst mehrstimmig, wenn wenigstens Förster recht hat, der unter deschanz (E 6772) den mehrstimmigen Gesang im Gegensatz zum einstimmigen chanz versteht. Mit dem lai de joie (E 6188) ist wohl ein sangbares, von Damen bei festlicher Gelegenheit vortragenes Gedicht gemeint. Auch auf das Singen nach Noten verstand man sich, wenn die Förster'sche Deutung von noter (E 2043) zutrifft.

Noch entschiedener kam der Sinn für die Dichtkunst zum Ausdruck. Von fürstlichen Personen wie der dame de Champagne, die Chrestien im Eingange des Karrenromans in besonders herzlichen Worten feiert, gefördert, bildete sie ein Lebelement der ritterlichen Gesellschaft. Während die volkstümlichen Epen vornehmlich dazu bestimmt waren, einem Kreise von Hörern aus dem Gedächtnisse vorgetragen zu werden, sollten die romans d'aventure auch gelesen und vorgelesen werden. Man erinnert sich des reizenden Idylls aus dem Yvain: eine liebliche Jungfrau liest den behaglich hingestreckten, aufmerksam lauschenden Eltern aus einem Romane vor (L 5360). Bei festlichen Gelegenheiten tragen die menestrel's (E 2036) gereimte Romane vor. Es musste also Neigung zu poetischem Genuss vorhanden sein. Uebrigens muss auch die Erinnerung an die alten chansons de geste noch ziemlich lebendig gewesen sein. Sie werden sogar ausdrücklich als bekannt erwähnt (E 6678; C 1075; L 3235). Auch die antiken Dichtungen müssen in Uebersetzungen und Nacherzählungen verbreitet gewesen sein. Auf einem Sattelbogen sind Elfenbeinschnitzereien angebracht, Vorgänge aus der Eneide dar-

stellend (E 5337). Ausführlich wird auf die Tantalusqualen angespielt (W 907—928). Auch sonst begegnen kurze Hinweise mythologischen Inhalts häufig (C 2537, 2727, 2766, 3029, 5299; E 5343).

Aber auch Sprache und Form der Dichtungen Chrestien's selbst zeugen von recht entwickeltem Kunstsinn. Der etwas wuchtig einherschreitende, cäsurbefahrene Zehnsilber des alten Epos ist dem glatt dahinfließenden Achtsilber gewichen, der sich den Bedürfnissen einer nach Schönheit und Eleganz strebenden Zeit besser anpasste. Selten stört ein starkes Enjambement den gleichmässigen Fall des Verses (K 3667; L 5514). Die Kunst der Darstellung ist in hohem Masse entwickelt. Dem, was Emecke a. a. O. p. 101—115 darüber sagt, will ich nur noch einiges hinzufügen. Zu den Mitteln, die Erzählung zu beleben, gehört bei Chrestien das plötzliche Abbrechen der Rede. Bei einer spannenden Stelle seines Berichtes unterbricht sich Gauvain angeblich, um die Zeit des Artus nicht ungebührlich in Anspruch zu nehmen, in Wirklichkeit aber, um des Königs Neugier noch mehr zu reizen (P 17011). Längere Erzählungen in directer Rede werden durch geschickt eingeführte Zwischenfragen und Antworten unterbrochen, um einer Ermüdung vorzubeugen (P 17137). Eine bestimmte Disposition innezuhalten und nicht vom geraden Wege abzuweichen ist der Dichter nach eigenem Geständnisse bemüht (K 6227; E 5575). Wenn auch alles dies besondere Vorzüge Chrestien's in seiner Eigenschaft als Dichter sind, so erhalten sie doch auch eine allgemeine Bedeutung im Hinblick auf die Darstellungsweise der Vorgänger Chrestien's, die in keiner Beziehung an ihn heranreichen. Die Dichtkunst hat einen bedeutenden Schritt vorwärts gethan.

Inhaltlich treffen wir nur selten ungeschickte Wendungen an, die den Eindruck einer unfreiwilligen, unpoetischen Komik machen, wenn z. B. Genievre dem Meleagant gegenüber die Blutflecken in ihrem Bett mit Nasenbluten erklären will (K 4802). Dafür werden wir an anderen Stellen durch aufrichtigen Humor entschädigt. Von wohlbeleibten Bürgern sagt der Dichter, sie sähen nicht aus, als ob sie sich vergiftet hätten (P 7286). Es fehlt überhaupt nicht an Stellen, die den Humor wenigstens

streifen (C 6778; E 2027, 3018; L 60, 3006, 5593, 5600). Auch gut durchgeführte Bilder und Vergleiche finden sich zahlreich. Die Augen bahnen der Liebe den Weg und senden ihre Botschaft an das Herz (E 2091). Die Thränen steigen vom Herzen auf und suchen einen Ausweg durch die Augen (P 15899). Nicht erwiderte Liebe gleicht dem Säen ins Meer (C 1035). Zahlreich liessen sich die Beispiele vermehren (L 1377, 2519, 6772; E 433, 833).

Die Sprache selbst beherrscht der Dichter meisterhaft. Ueber gewisse Mängel seines Stils hat Emecke a. a. O. 93—101 gehandelt. Erleichtert wurde Chrestien jene Herrschaft freilich dadurch, dass er ein sehr schmiegsames Material zur Verfügung hatte. Um hier nur auf eins hinzuweisen: Wie reich war nicht in dieser Sprache die Synonymik ausgebildet! Für den Begriff „Pferd“ z. B. kannte sie die Worte *cheval*, *destrier*, *palefroi*, *roncin*, *sommier*, *chaceor*, *baucant* u. a. (E 124, 145, 1389; K 2033; L 4100; P 7092, 8635, 22903, 34529). Eine Sprache mit so feinen Begriffsschattierungen konnte sich nur inmitten eines geistig vorgeschrittenen Volkes entwickelt haben.

So deutet denn alles darauf hin, dass zur Zeit Chrestien's das geistige Leben sich in erfreulicher Weise nach den verschiedensten Richtungen hin entfaltete.

Zweites Kapitel.

Das sittliche Leben.

Das sittliche Ideal des Ritters ist, „preu et cortois“ zu sein. In der Vereinigung beider Tugenden besteht die ritterliche Ehre. „Preu“ im eigentlichen Sinne ist der Ritter, der unerschrocken jeder Gefahr die Stirn bietet, denn: „N'est mie prodome qui trop dote“ (L 998). Der Ritter soll sein Schwert nicht in der Scheide rosten lassen, sondern als „chevalier errant“ (E 1121) in kühnen Fahrten seine Kraft erproben (P 497) und sie vornehmlich in den Dienst der bedrängten Frauen und der Schwachen stellen (P 1727). Und hier berührt sich die „prouesse“ mit der „courtoisie“, die im eigentlichen Sinne das höfische Benehmen bedeutet, im weiteren Sinne aber alle jene Tugenden begreift, die der Ritter in den verschiedenen Lagen des Lebens zu üben hat und die ihn seines Standes erst würdig erscheinen lassen (L 31).

Vollendete Vorbilder ritterlichen Wesens finden sich am Hofe des Königs Artus. Dort die Weihe als Ritter empfangen zu haben, gilt als höchste Ehre (C 116). Der sterbende Alexander versäumt es nicht, sich noch von seinem Sohne Cliges das Versprechen geben zu lassen, dass er an Artus' Hof gehen werde, um dort seine Ehre zu erhöhen (C 2603). Und trotzdem Cliges schon in Deutschland sich als tapferer Held erwiesen hat, geht er, seines Versprechens eingedenk, zu Artus, um vor seinen Augen neue Thaten zu verrichten und sich von ihm zum Ritter schlagen zu lassen.

Wenn wir den Ehrbegriff, wie er uns in den Romanen Chrestien's entgegentritt, mit demjenigen der alten chansons de geste vergleichen, so sind bedeutende Wandlungen nicht zu verkennen. Die Helden Karls des Grossen fühlten sich noch als

Glieder einer staatlichen oder einer Stammesgemeinschaft. Nationale Ehre und Geschlechtsehre spielen daher in jenen chansons eine grosse Rolle, ihnen ordnet sich die Ehre des Einzelnen unter. Mit der Verfeinerung der Sitten tritt jedoch das Individuum mehr in den Vordergrund, und die persönliche Ehre wird von entscheidender Bedeutung. Dieser Wandel der Anschauungen spiegelt sich auch in den Werken Chrestien's wieder. Der Ehrbegriff ist zwar sehr stark ausgeprägt, denn ohne Ehre zu leben gilt schlimmer als der Tod (P 7553), aber er ist doch fast nur noch individuell. Gelegentlich tritt aber trotzdem ein Ritter zur Verteidigung der Ehre eines Standesgenossen ein. So er bietet sich Gauvain in Lancelot's Abwesenheit, für diesen die von Meleagant ausgehende Herausforderung anzunehmen (K 6221). Das Motiv der nationalen Ehre fehlt gänzlich, dasjenige der Geschlechtsehre klingt nur ganz vereinzelt an, wenn es z. B. im Perceval heisst: „Ne honissiés vostre linage“ (P 6149), oder wenn Yvain die seinem Vetter Calogrenant angethane Schmach als seine Familie treffend empfindet und sie rächt (L 588,748), während im allgemeinen die Rache sonst nur als persönlicher Akt auftritt (E 244).

Während so auf der einen Seite der Begriff der Ehre zur Zeit Chrestien's ein engerer geworden ist, so hat er auf der anderen Seite eine gewisse Erweiterung erfahren, die wieder eine Folge jener Verbindung von *prouesse* und *courtoisie* ist. Die Ehre des Ritters ist auch gleichzeitig die seiner Geliebten und umgekehrt (C 3756, 3792). Die dem Turniere zuschauenden Damen beten unter Thränen und Händeringen zu Gott, dass er dem Ritter ihrer Wahl, der für ihre Ehre sich abmüht, den Preis des Kampfes verleihen möge, und aus dem Anblick der für sie betenden und weinenden Damen schöpfen die Ritter Kraft und Mut (E 891).

Auf alle Fälle soll der Verkehr mit Damen veredelnd auf den Ritter wirken („*Amander doit de bele dame, Qui l'a a amie ou a fame*“ L 2489). Besonders schmähhch erscheint es, um seiner Gattin willen sich in seinem Heime zu verlegen. Man weiss, dass die Handlung von Erec und Enide sich auf diesem Verlegen aufbaut. Hier ist es die Gattin selbst, welche die Unthätigkeit Erec's als eine ihr selbst zugefügte Schmach betrachtet

und den Gatten zur Uebung der Ritterlichkeit veranlasst (E 2496). Ermunternd und anfeuernd wirken die Damen auch sonst auf ihren Ritter. Sie stellen ihn gleichsam unter ihre Fahne, indem sie ihm ihr Kopftuch, ihren Schleier oder einen Aermel ihres Gewandes verehren. Diese Gegenstände befestigt der Ritter als gonfanon oder als ansaingne an seiner Lanze (E 2138; P 13594), und unter diesem Zeichen glaubt er zu siegen. So zieht er in den Kampf, für die Ehre seiner Dame Leben und Ehre aufs Spiel setzend: die überwundenen Ritter müssen sich seiner Geliebten als lebende Trophäen stellen (E 1187; P 3898, 14317). In einzelnen Fällen geschah dies unter der demütigenden Form, dass der besiegte Ritter sein Schwert in die Hände der Dame des Siegers legen musste (P 19329).

Auch insofern hat sich der Begriff der Ehre nüanciert, als bei Chrestien das Standesbewusstsein der Ritter weit stärker betont ist als bei den älteren Dichtern. Den Ritterorden, sagt Gonemans, hat Gott selbst als den höchsten Stand eingesetzt (P 2826). Im Banne dieser Anschauung befangen, betrachtet der Ritter den Bürgerstand als untergeordnet. Die Bürger heissen daher auch „jant menue“ (W 3655; P 21492) oder „li menus puples de la vile“ (P 37799). In scharfer Weise wird auch der Gegensatz zu den ritterlichen Kreisen durch die blosse Benennung hervorgehoben („les granz janz et les menues“ E 750). Sogar „vilains“ werden bürgerliche Kaufleute verächtlicher Weise genannt (W 1475), obgleich dies der eigentliche Ausdruck für den noch weniger in Ehren gehaltenen Bauern ist. So wird denn auch der Handwerker als einer niederen Menschengattung angehörig betrachtet. Körperliche Arbeit ist eines freien Mannes unwürdig (P 21391). Besonders die Weberei gilt als entehrend. Im Perceval wird sie das „plus vil mestier ki soit en tout le mont“ (P 21380) genannt bei Gelegenheit jener Erzählung von dem Zwerge, der die überwundenen Ritter zwingt entweder Weber zu werden oder zu sterben. Daher wird auch nur von Bürgersöhnen berichtet, dass sie zu einem Gewerbe wie dem der Kürschnerei bestimmt werden (W 1451).

Am geringsten werden natürlich die eigentlichen vilains geschätzt. Schon in ihrer äusseren Erscheinung werden sie als

hässlich, abstossend und unsauber geschildert. So heisst es von einem Bauern, er sei „Grant et hideus a desmesure, Einsi tres leide creature Qu'an ne porroit dire de boche“ (L 289). Mit sichtlichem Behagen verweilt der Dichter dann bei der Beschreibung der einzelnen Körperteile dieses Menschen, wobei er seine Vergleiche meist dem Tierreiche entlehnt. In sittlicher Beziehung wurden die vilains natürlich a priori als minderwertig betrachtet. Selbst von vornehmen Damen werden sie mit den gemeinsten Schimpfworten belegt (P 7333). Man soll dem vilain nicht trauen, heisst es, da er sich wie ein Bär benimmt, zum Jähzorn und zu schlechten Thaten neigt (W 1474). Seine Worte und die Gedanken seines Herzens sind ehrlos (W 1492). Soweit geht in vornehmen Kreisen das Vorurteil, dass man Armut mit Thorheit identifiziert, Reichtum mit Weisheit (W 1599). Wer von vornehmer Herkunft ist, dessen Charakter kann selbst durch eine mangelhafte Erziehung nicht verdorben werden, seine natürliche Vornehmheit wird ihn nie verlassen (W 1365, 1385). Der Freigeborene („franc“ E 378) ist zum edlen Handeln („franchise“ E 3141) prädestiniert. Als Schmach gilt es, zu handeln wie ein vilain, dem nur der eigene Vorteil massgebend ist (P 7372). Ermangeln doch sogar die Bürger der ritterlichen Denkweise! Wo sie als im Heerfolge kämpfend eingeführt werden, sind sie meist als feige geschildert. Als Gauvain einen Bürger niedergehauen hat, verlieren die andern sofort den Mut: „cascuns de sa teste crient“ (P 7284).

Aus dem in der angedeuteten Weise zu bestimmenden Ehrbegriffe, der einerseits von einem Zuge ins Ideale, andererseits aber auch von einer recht beschränkten Auffassung von der persönlichen Würde des Menschen Zeugnis ablegt, ergeben sich die einzelnen von den Rittern zu übenden Tugenden und Pflichten. Nur das Wichtigste sei hervorgehoben. Unter keinen Umständen darf der Ritter sein Wort brechen („mantir sa fiance“ E 6080, „sa foi“ E 6114, „covenant mantir“ E 1850). Es gilt das als grösste Schmach (E 6113; P 7548, 41867). Car traïtor et traïson Het Deus plus qu'autre mesprison (C 1709). Jedem Menschen hat der Ritter das gegebene Wort zu halten, woraus sich die oft wiederkehrende Beteuerung erklärt: „Foi que je doi à tout le

mont“ (P 19736). Er soll aber nur das versprechen, wovon er weiss, dass er es ausführen kann (P 2211), denn: „Vilonie est d'autrui gaber Et de prometre sans doner“ (P 2209).

So erklärt es sich, dass in ritterlichen Kreisen das gegebene Wort als unverbrüchlich und heilig galt. Der besiegte Ritter giebt sein Wort, sich als Gefangener der Dame seines Gegners oder dessen Fürsten zu stellen („fancier prison“ E 1028) und löst sein Wort gewissenhaft ein (P 5390, 14317; E 1187). Die bloss hierauf bezügliche ehrenwörtliche Zusicherung des Besiegten genügte dem Sieger (P 23531, 23725, 24251). Lancelot geht seinem Versprechen gemäss (K 5488) freiwillig in das Gefängniss zurück, aus dem man ihn für einige Zeit zur Teilnahme an einem Turniere an den Hof des Königs Artus beurlaubt hat. Als Yvain das seiner Gattin gegebene Versprechen nicht gehalten hat, wird er von der Sendbotin der Laudine als „desleal, traïtor, mançongier, jangleor“ verflucht und öffentlich gebrandmarkt (L 2719). Dabei war dieser Wortbruch Yvain's nicht einmal beabsichtigt gewesen! Dass gar einer von Chrestien's Rittern sein Wort wissentlich bräche, kommt überhaupt nicht vor.

Strenge Wahrhaftigkeit wird vom Ritter in jeder Beziehung gefordert, so z. B. auch in den Berichten über seine Heldenthaten. Namentlich soll er sich nicht selbst loben und rühmen, denn die That spricht für sich, wie Bademagu seinem Sohne Meleagant strafend vorhält (K 6341). In dieser Hinsicht scheinen freilich trotzdem lügenhafte Prahlereien nicht selten vorgekommen zu sein, wie man aus einigen Stellen im Anfange des Yvain erschliessen kann (L 27, 171).

Ein weiteres Erforderniss ritterlicher Ehrenhaftigkeit ist es, dass der Ritter seine körperliche Tüchtigkeit in der verschiedensten Weise erprobt. War doch der Ritter von frühester Jugend an darin unterwiesen worden, die Muskeln seines Körpers zu stählen und gleichzeitig geschmeidig zu machen, um sich Kraft einerseits, Gewandtheit andererseits anzueignen. Nach beiden Richtungen hin brachte man es zu einem hohen Grade von Vollkommenheit. Welche Geschicklichkeit musste sich nicht der Ritter im Reiten aneignen! Das Pferd musste er mit den Schenkeln zu regieren verstehen, um Schild und Lanze frei führen zu können. Als be-

liebtes mehrfach erwähntes Kunststück galt es, beim Reiten ein Bein auf den Hals des Pferdes zu legen (K 2586; P 25428). Auch auf die Ausbildung der physischen Kräfte des Ritters wurde grosses Gewicht gelegt, und wenn uns von Yvain erzählt wird, er habe trotz eigener Erschöpfung den verwundeten Löwen in der Höhlung seines Schildes bis zum nächsten Schlosse getragen (L 4655), so ist diese Leistung zwar in das Gebiet der Fabel zu verweisen, lässt aber einen Schluss zu auf die Anforderungen, die man an die körperliche Kraft des Ritters stellte.

Die Bethätigung körperlicher Tüchtigkeit bildete das eigentliche Lebenselement des Ritters. Jagd und Turnier boten ihm hierzu Gelegenheit. Doch von diesen mehr gesellschaftlichen Vergnügungen und Uebungen denke ich noch im nächsten Kapitel zu sprechen. Für die sittlichen Zustände der damaligen Zeit ist es von Bedeutung, dass auch der ernste Kampf, der mit scharfen, nicht mit stumpfen Waffen wie beim Turnier, ausgefochten wurde, bei dem es auf Leben und Tod ging, zu den Erfordernissen ritterlicher Ehre gehörte. Daher jene unbezwingliche Abenteuerlust, die sich durch alle romans d'aventure hindurchzieht.

Man muss jedoch zwei Arten von Kämpfen unterscheiden: diejenigen, bei denen der Ritter nur der Ehre wegen sein Leben aufs Spiel setzt und diejenigen, die der Ritter aus Motiven niederer Art besteht. Jenes sind die vornehmen ritterlichen Zweikämpfe, die zwar in allem Ernste, aber doch unter strenger Beobachtung der Regeln der courtoisie stattfinden (E 933). Vor dem Kampfe muss die Fehde-Erklärung, das „desfiër“ erfolgen (L 493). Die Unterlassung ist schimpflich. Als besonders ehrenvoll erscheint es, während des ganzen Zweikampfes den Platz auf dem Rosse zu behaupten und auch dass Streitross des Gegners nicht zu verwunden (L 855). Ein solches Zweikampf gilt als schön und vornehm („S'an fu la bataille plus bele“ L 861). Dem Perceval wird eingeschärft, er solle, wenn die Lanze breche, sich nicht mit der Faust auf den Gegner stürzen, sondern, durch den Schild gedeckt, zum Schwerte greifen (P 2706). Wenn Perceval trotzdem auf Beau Mauvais mit der Faust losgeht (P 25485), so geschieht es, weil dieser kein Schwert mehr hat. Es liegt also darin eine gewisse courtoisie: der Kampf soll nicht ungleich sein. Aehnlich

benimmt sich Erec im Kampfe mit Keu; denn als er sieht, dass sein Gegner unbewaffnet ist, dreht er die Lanze um (E 4044). Es kommt nicht darauf an, den Gegner zu töten (P 2835). Die Hauptsache ist, ihn kunstgerecht zu treffen und aus dem Sattel zu heben, womit meist der Kampf beendet ist (L 541). In dieser Weise wird Calogrenant besiegt. Der Sieger aber würdigt den am Boden Liegenden keines Blickes mehr, sondern führt nur das Pferd seines Gegners davon; denn irgend eine „ansaingne“ (L 899) seines Triumphes muss der Sieger haben. In vielen Fällen aber verzichtet der Ritter grossmütig auf sein Recht, das Ross des Besiegten sich anzueignen (P 3630), und begnügt sich damit, wie wir schon gesehen haben, sich von dem Unterlegenen Sicherheit stellen zu lassen. Ist der Gegner besiegt und ernstlich verwundet, so nimmt sich der Sieger seiner an. So führt Guivret den von ihm schwer verletzten Erec auf sein Schloss, wo zwei Schwestern Guivret's sich um die Heilung der Wunden bemühen. Erst nach beendetem Zweikampfe fragt der Besiegte nach dem Namen des Siegers (P 13268, 24256), oder aber dieser stellt seinerseits die Frage, indem er gleichzeitig seinen eigenen Namen nennt (E 3864). Mit schwerem Herzen nur bekennt sich der Ritter als überwunden (E 3860). In ritterlicher Weise aber versagt er dem Sieger nicht die Anerkennung, die ihm übrigens auch der Sieger seinerseits nicht vorenthält (L 6237). In vielen Fällen, wo es sich um eine wirklich ernste Fehde handelt, die ausgetragen werden soll, schliessen die Zweikämpfe allerdings auch ernster ab. Im Karrenromane wird ein besiegter Ritter vor die Wahl gestellt, entweder den Tod zu erleiden oder die entehrende Karrenstrafe auf sich zu nehmen (K 2772). An einer anderen Stelle schlägt Lancelot dem von ihm besiegten Meleagant das Haupt ab (K 7108). In solchen Fällen handelt es sich weniger um Kämpfe fahrender Ritter als vielmehr um solche persönlicher Feinde, die ihr Rachegefühl befriedigen oder ihrer verletzten Ehre Genugthuung verschaffen wollen.

Ganz anders kämpfen jene Raubritter, denen es um Erwerb zu thun ist („roberie querant aloient“ E 2931). Sie kennen nicht das Ideal der Ehre, sondern nur praktische Zwecke, die sie mit roher Rücksichtslosigkeit verfolgen. Ueberfälle durch Raubritter

müssen etwas Alltägliches gewesen sein, denn Perceval wird eingehend darüber belehrt, wie er sich bei solchen Anlässen zu verhalten habe (P 2703). Enide, die ihrem Gatten vorausreitet, wird aus dem Hinterhalte von drei Raubrittern überfallen, die ihr Pferd begehren (E 2796). Erec besiegt sie und bemächtigt sich ihrer Rosse. Bald darauf stossen die Gatten wieder auf fünf Raubritter, deren Erec vier tötet (E 2931). Ein beliebtes Mittel, Geld oder Geldeswert zu erpressen, scheint auch der Raub der Tochter des Burgherrn (P 36005) oder der Ueberfall von Kaufleuten (K 4237) gewesen zu sein. Solchem räuberischen Gesindel gegenüber fühlte sich der Ritter natürlich auch seinerseits nicht verpflichtet, die ritterlichen Kampfesregeln zu wahren.

Neben dem Begriff der Ehre ist es derjenige der Liebe, der eine hervorragende Stellung in den Romanen Chrestien's einnimmt. Es wird sich empfehlen, diesen Begriff möglichst genau zu untersuchen, da man sich sonst zu einer falschen Auffassung verleiten lassen könnte. Man wird nämlich nur zu leicht durch jenen gleissenden Firniss getäuscht, den der Dichter kunstvoll über den Minnedienst zu breiten verstanden hat. Man ist daher nicht abgeneigt, in dem Verhältniss der Ritter zu ihren Damen, wenn man nicht näher hinsieht, nur Keuschheit und Reinheit zu erblicken. Dem war aber gar nicht so. Kann doch selbst Chrestien gelegentliche Klagen über den Verfall des Minnedienstes nicht unterdrücken, wenn er z. B. in der Einleitung seines Yvain sagt, dass nur noch wenige tüchtige Ritter des Amor-Ordens zu finden seien, „S'an est amors mout abeissie“ (L 20). Aber gar so schlimm muss es wohl nicht gewesen sein, denn im Prinzip wenigstens wurde die Minne auch zur Zeit Chrestien's hochgehalten. Mehrmals begegnen wir sentenzenartig geprägten Aussprüchen wie den folgenden, die man gewissermassen als Motto über die einzelnen Romane setzen könnte: „Qui as dames honor ne porte, La soie honor doit estre morte. Dames et pucièles servés, Si serés partout honérés“ (P 1733). Oder, gleichfalls im Perceval, heisst es: „Amors qui est si haute chose Et de si grant douceur enclose Et precieuse chose et sainte“. Oder ganz ähnlich im Yvain: „Qu'amors qui n'est fause ne fainte Est precieuse chose et sainte“ (L 6051). Ja, man kann geradezu in Anlehnung an einen Ausdruck Scherer's

in seiner Litteraturgeschichte, der vom alten Reinmar behauptet, er habe den Liebeskummer als neues Moralprinzip aufgestellt, auch von Chrestien sagen, er habe die Liebe als sittliches Prinzip in seine Romane aufgenommen. Sie vertritt hier fast die Stelle des Gewissens, sie ist der Talisman der Seele. Diese Bedeutung hatte die Liebe in früherer Zeit nicht gehabt. Weder in den anglonormannischen Prosaromanen, die Chrestien's Quelle waren, und noch viel weniger im volkstümlichen altfranzösischen Epos wird der Minne jene führende Stellung eingeräumt. Den höfischen Schliff hat sie erst durch Chrestien erhalten und zwar auch nur allmählich. Während die hehre und innige Gattenliebe von Erec und Enide noch etwas urwüchsig Natürliches hat, in dem Masse sogar, dass es zu Thätlichkeiten zwischen den Gatten kommt, ist die Liebe im Cliges schon stark konventionell gefärbt. Hier wird das Problem behandelt, ob eine Jungfrau, die zu einer ihrer Neigung nicht zusagenden Ehe gezwungen wird, noch sittlich handelt, wenn sie ihrem Gatten die ehelichen Pflichten nicht leistet, da der Gedanke an ihren Geliebten es ihr unmöglich macht. Die Frage wird dahin beantwortet, dass in solchem Falle die Jungfrau sowohl dem Gatten als dem Geliebten gegenüber die Keuschheit zu wahren habe. Es wird also schon hier bis zu einem gewissen Grade das Recht des Geliebten anerkannt. Unsittlich und lasterhaft im höchsten Grade erscheint die Minne im Karrenromane. Lancelot kann als der Typus des minnenden Ritters gelten, der gar nicht die Empfindung dafür hat, dass seine Minne Ehebruch bedeutet. Förster ist geneigt, diese freie Auffassung der Liebe auf den Einfluss der provenzalischen Minnedichtung und namentlich auf die Anregung der Marie de France zurückzuführen, von welcher der Dichter bekanntlich in der Zueignung sagt, sie habe ihm Stoff und Grundidee („matiere et san“ K 26) zu seinem Romane geliefert. Diese Auffassung liege Chrestien persönlich aber im Grunde fern, er sei ihr nur mit Widerwillen gefolgt, und vielleicht habe er auch deshalb den Roman nicht vollendet. Der dem Karrenromane folgende Yvain sei daher als „ein stiller Protest gegen die Minnetheorie der Karre“ zu betrachten (Einleitung zu K, p. XLVIII). In der That begegnen wir im Yvain wieder einer reineren Liebe. Dieser

Roman bildet den Uebergang zu Chrestien's letztem Werke, dass eine offene Reaktion gegen das weltliche Rittertum ist.

Trotzdem lassen sich aber auch gerade aus dem Karrenromane interessante Schlüsse auf die sittlichen Anschauungen der Zeit ziehen, sollte selbst Chrestien diese Anschauungen nicht geteilt haben. Besonders dieser Roman ist ein charakteristischer Ausdruck der konventionellen Minne des Ritters, der sich unbedingt und sklavenhaft dem Willen und selbst den Launen seiner Herrin unterwirft, indem er willenlos jenem Liebeskodex gehorcht, der an den zahlreichen kleinen Liebeshöfen des südlichen Frankreich giltig und von dort durch Leonore von Poitiers nach dem Norden verpflanzt worden war. Nur seiner Genievre zu Liebe besteigt Lancelot den entehrenden Karren. Den schlechten Empfang, den sie ihm bereitet und den er nicht versteht, nimmt er hin, ohne ein Wort zu sagen (K 3955), denn es erscheint als selbstverständlich, dass der Ritter jede Härte seitens seiner Dame als etwas Verdientes und Selbstverschuldetes willig hinzunehmen hat (K 4534). Im Karrenromane wenigstens!

Anders freilich klingt es im Perceval: „Car damoisele ne doit faire Nule rien ki doive desplaire A son ami ne anoir, Puisqu'il convient qu'ele l'ait cier De fine amor vraie et certaine“ (P 25131).

Dass bei jener konventionellen Minne die wirkliche Liebe oft zu kurz kam und dass der Minnedienst verflachte, lässt sich denken. Heisst es doch im Yvain: „Or est amors tornee a fable Por ce que cil qui rien n'an santent Dient qu'il aiment, mes il mantent“ (L 24). Unter der äusseren Form litt der innere Gehalt. Die Ritter gebärden sich wahnsinnig verliebt und versteigen sich bisweilen in ihrer schwärmerischen abgöttischen Verehrung zu einer für unser Gefühl unschönen Verzückung. Als Lancelot den Kamm erblickt, zwischen dessen Zähnen sich Haare seiner Geliebten befinden, fühlt er sich vor Wonne einer Ohnmacht nahe. Er muss sich am Sattelbogen festhalten, um nicht vom Pferde zu fallen (K 1436). Er zieht die Haare heraus, betet sie an, drückt sie an Augen, Mund und Stirn und steckt sie dann wie Reliquien zu sich auf die blossе Brust, nahe dem Herzen (K 1472). Eine ähnliche Anbetung der Haare findet sich auch im Cliges 1618.

Das von dem Dichter mit so grosser Liebe geschilderte Verhältniss zwischen Lancelot und Genievre ist noch in anderer Hinsicht typisch für den Minnedienst überhaupt. Die höfische Minne hat nämlich ein doppeltes Gesicht. Die äusseren Formen, in denen sie der Welt gegenüber auftritt, haben etwas Blendendes, Bestechendes. Und doch ist eben diese Minne in vielen Fällen tief unsittlich. Schreitet sie doch kühn hinweg über jene Grenzen, welche die Achtung vor der Heiligkeit der Ehe dem sinnlichen Begehren ziehen sollte! Lancelot, das Ideal eines Ritters, hält es mit seiner Ehre für vereinbar, mit der Gattin seines Königs sträflichen Umgang zu pflegen, und Genievre selbst, die sich der Verehrung ihres Gatten und der Ritter seines Hofes erfreut und die doch ein Muster weiblicher Treue sein sollte, kommt gar nicht zum Bewusstsein ihres ehrlosen Handelns. Es macht ihr Freude, über einen ihr sklavenhaft ergebenen Ritter zu verfügen (K 3816), den sie mit grausamer Härte martern, aber auch mit dem Lohne der Liebe beglücken kann. In nächtlicher Stunde giebt sie ihrem Geliebten ein Stelldichein an dem Fenster ihres Schlafgemaches. Lancelot kann den Abend nicht erwarten. Die Königin erscheint im Hemde mit übergeworfenem kurzen Mantel am Fenster. Durch das Gitterfenster reichen sich beide die Hände. Mit Genievre's Zustimmung reisst Lancelot das Gitter aus. Die Königin zieht ihn in ihr Bett. Sie geniessen die Freuden der Liebe. Morgens verlässt Lancelot die Geliebte, nachdem er das Fenstergitter wieder eingesetzt und vor dem Schlafgemache seiner Herrin wie vor einem Altare niederknieend gebetet hat. Sehr breit hat der Dichter diese Episode ausgesponnen (K 4524—4754).

Auch in vielen andern Fällen begegnen wir merkwürdigen Auffassungen von der Ehe. Als Erec und Enide bei einem gräflichen Schlossherrn einkehren, verliebt sich dieser sofort in Erec's Gattin und bietet ihr seine Liebesdienste an. Er droht ihren Gatten zu töten, wenn sie sich ihm nicht gefügig zeige, und sendet in der That Ritter aus, um Erec zu töten. Das Aeusserste wendet Enide nur ab, indem sie sich scheinbar herbeilässt, des Grafen Wunsch zu erfüllen.

So scheint denn gerade diese Art des Minnedienstes, die sich auf dem Ehebruche aufbaute, modernässig gewesen zu sein. Die Monogamie besteht zwar im Prinzip, in der Praxis aber herrscht die Polygamie, ja noch mehr als das: die freie Liebe! Fast muss man zu der Vermutung gelangen, dass die unlauteren Verhältnisse unter stiller Einwilligung der Ehemänner bestanden. Eigentümlich erscheint doch jedenfalls das Verhalten des Artus, der seiner Gattin den Ehebruch so sehr wie möglich erleichtert. In seiner Gegenwart darf sie Lancelot umarmen und küssen (K 4456). Auch sonst sucht er das Verhältniss zwischen beiden zu einem möglichst freundschaftlichen zu gestalten (K 3999). Dass der Ehebruch damals an der Tagesordnung war, geht aus der Bemerkung des Dichters hervor, dass seine Leser es jedenfalls schon ebenso wie Lancelot und Genievre gemacht und zu Listen ihre Zuflucht genommen haben würden, um das Ziel ihrer Wünsche zu erreichen (K 4568). Manche Ritter müssen aus dem Ehebruche fast einen Sport gemacht und sich dadurch eine gewisse Berühmtheit verschafft haben. Im Erec hören wir von einem Yvain mit dem Beinamen „der Ehebrecher“ („Yvains li avoutre“ E 1708), womit natürlich nicht der Yvain Chrestien's gemeint sein kann. Das Unsittliche des Ehebruchs empfand man gar nicht, da man ja dem Grundsatz huldigte, dass das, was man aus Liebe thue, nicht schlecht sein könne (K 4374). Als Genievre von dem angeblichen Selbstmorde ihres Geliebten hört, bricht sie in verzweifelte Klagen aus und wünscht, dass sie doch wenigstens nur ein einziges Mal die geheimsten Freuden der Liebe mit ihm hätte teilen dürfen.

Zur Erklärung und teilweisen Entschuldigung dieser eigentümlichen sittlichen Anschauungen lässt sich manches sagen. Man wird zunächst in Betracht ziehen müssen, dass uns der Dichter die Ritter seiner Zeit als körperlich gesunde und kräftige Männer schildert, die in der Bethätigung ihrer teils urwüchsigen, teils anerzogenen Stärke ihre Befriedigung suchten. Rechnet man dazu, dass eben diese Ritter, wie Chrestien gern hervorhebt, sehr darauf bedacht waren, ihrem Körper reichliche und gute Nahrung zuzuführen und namentlich scharf gewürzte Fleischgerichte zu geniessen, so kann man sich denken, dass solchen Männern mit

platonischem Anbeten und Schmachten nicht gedient war. Sie begnügten sich daher nicht mit jenen Mädchen, deren Liebe um Geld feil war (K 4862), sondern rückhaltlos drückten sie ihr sinnliches Begehren auch den Damen gegenüber aus.

Und diese selbst waren ja von Jugend auf an einen freien Verkehr mit den Rittern gewöhnt. Durch die Erziehung und die im gesellschaftlichen Verkehr geübten Formen war ihnen die jungfräuliche Schüchternheit genommen worden. Als Calogrenant auf einem fremden Schlosse gastfreundliche Aufnahme findet, erscheint das Burgfräulein zu seiner Begrüssung, nimmt dem ihr unbekannten Ritter selbst die Waffen ab und legt ihm einen gefütterten Scharlachmantel um (L 226). Sie wird von den Eltern sofort mit dem Ritter allein gelassen und führt ihn in ein „*praelet clos tot de mur à la reonde*“ (L 239), wo beide sich in ungenierter Weise unterhalten. So weit geht sogar das Entgegenkommen dem fremden Ritter gegenüber, dass die Tochter des Hauses ihren eigenen Mantel von den Schultern nimmt und dem Fremden umhängt (K 2080). Zu allerlei Dienstleistungen giebt sie sich ferner her. Nicht nur geht sie beim An- und Ablegen der schweren Rüstung dem Ritter hilfreich zur Hand (E 709), sondern sie wäscht ihm auch mit eigener Hand Hals und Gesicht (L 5415) und ist ihm beim Wechseln der Kleider behilflich (L 5420). Die Tochter Bademagu's badet sogar den entkleideten Lancelot selbst und massiert ihn, gerade so, fügt der Dichter hinzu, wie sie es bei ihrem Vater zu thun gewohnt war (K 6680). Das Burgfräulein macht dem Gaste selbst das Bett zurecht und sorgt besonders dafür, dass das Kopfkissen gut liegt (P 9630). Auch Dienstleistungen niederer Art übernimmt sie gelegentlich, namentlich dann, wenn die Vermögensverhältnisse des Vaters nur eine bescheidene Haushaltung gestatten (E 485). In diesem Falle führt sie selbst das Pferd des Ritters in den Stall, nimmt ihm dort Sattel und Zügel ab, giebt ihm Hafer und Heu, bürstet und striegelt es (E 459). Darauf führt sie auf Geheiss des Vaters den Gast an der Hand aufwärts zum Hauptsaaie (E 470).

So war schon durch die Erziehung und die gesellschaftlichen Formen ein freierer Verkehr zwischen den beiden Geschlechtern angebahnt. Verhältnissmässig selten sind daher die Fälle, in

denen wir einer keuschen Zurückhaltung der Damen begegnen. Fenice will nicht mit ihrem Geliebten Oliges zusammen fliehen, weil ihr jungfräuliches Empfinden sich gegen die Schande, die sie dadurch auf sich laden würde, sträubt. Man soll von ihr nicht sprechen wie von Tristan und Isolde (C 3147, 5309). Noch weiter geht mitunter die Züchtigkeit. Jungfrauen erröten, wenn die Blicke der Männer sich auf sie lenken (E 1754). Die Scham einer Jungfrau beim Anblick eines fremden Ritters schildert der Dichter im Erec mit den Worten: „Un petit arieres s'estout, Por ce qu'ele ne le connut; Vergoigne en ot, et si rougi“ (E 443). Es fehlt übrigens auch nicht an Vorschriften, die scheinbar dem Verkehr der Damen mit den Herren strenge Grenzen ziehen. Im Perceval wird den Jungfrauen eingeschärft zu warten, bis sie selbst angeredet werden (P 3069, 13475).

Und doch, wie ganz anders gestaltete sich das wirkliche Leben! Manche Episoden sind bezeichnend dafür. Die Damen entblöden sich nicht, den Rittern selbst die geschlechtliche Liebe anzutragen. Sogar das im allgemeinen als rein geschilderte Verhältniss zwischen Perceval und Blancheflour ist nicht frei von diesem sinnlichen Zuge. Bei nächtlicher Stunde erhebt sich Blancheflour, geht zu Perceval's Bett, zieht die Decke zurück und legt sich zu ihm. Er soll sie nicht für eine Thörin halten, bittet sie ihn, denn sie hat nur ihres Herzens Sehnsucht erfüllt. Perceval umarmt und küsst sie. Als der Morgen graut, geht sie in ihr Gemach zurück und schläft sofort ein, denn sie hat ja die ganze Nacht gewacht. Der Dichter hat es verstanden, über diese Scene (P 25017—25148) den Hauch der Romantik zu breiten und alles im Einzelnen Anstössige zu vermeiden. Er lässt den Leser alles hinzudenken. Die Stelle ist würdig zitiert zu werden: „Je ne vous voel mie conter Le sourplus, se plus en i a. Mais, se Percevaus l'en pria, En Blancheflour ne remest mie; Qui si plaine ert de courtoisie Que cose que faire vosist Por nule rien ne desdésist. Ensi menèrent lor deduit, Petit dormirent cele nuit, De mainte chose s'aparlèrent, Et enquisent et demandèrent“ (P 25040 ff). Eine ähnlich reizende Episode zwischen beiden Liebenden findet sich übrigens auch im Anfange des Perceval (P 3139—3266).

Viel gröber und im eigentlichen Tone der Zeit gehalten sind eine Reihe anderer Szenen, namentlich aus dem Karrenromane. Beim Sinken der Nacht trifft Lancelot ein Fräulein, das ihm Gastfreundschaft gewähren will, aber nur unter der Bedingung, dass er bei ihr schlafen wolle. Nur ungern geht Lancelot darauf ein. Er teilt zwar ihr Bett, aber ohne sie anzurühren. Schliesslich erbarmt sie sich seiner und zieht sich allein in ihr Zimmer zurück, denn sie hat eingesehen, dass der Ritter wohl irgend eine grosse Unternehmung im Kopfe haben müsse, von der er sich nicht ablenken lassen wolle. In aller Umständlichkeit und Breite erzählt der Dichter diese Geschichte (K 941—1292).

Um Erhörung ihrer Liebe und Gewährung ihrer Wünsche brauchten die Ritter Chrestien's also wohl nicht lange zu flehen. Geschah es aber wirklich, dass eine Schöne sich sträubte, so kam es dem Ritter nicht darauf an, sie zu notzüchtigen. Der edle Gauvain entblödet sich nicht zu erzählen: „a force la despucelai, C'ains por son plorer nel' laissai“ (P 17095. Dass Ritter versuchen Damen Gewalt anzuthun, wird öfter erzählt (P 13331, 42756). Jenes im Karrenromane ausgesprochene Prinzip, ein Ritter dürfe der Ehre einer Dame, die er allein antreffe, auf keinen Fall zu nahe treten, ohne damit seine eigne Ehre zu schänden (K 1314), scheint man in der Praxis nicht sonderlich geübt zu haben. Es kommt sogar vor, dass sich zwei Ritter gemeinschaftlich an einer Dame vergreifen (P 37106). Selbst im eigenen Hause waren die Damen vor Ueberfällen nicht sicher: Lancelot befreit eine Dame auf ihre Hülferufe aus den Händen eines Ritters, der sie schon bis zum Nabel entblösst hat und zu seiner Sicherheit am Eingange zum Schlafgemache zwei Ritter mit entblösstem Schwerte und vier Knappen mit Beilen aufgestellt hat (K 1074 ff.).

Wie leichtfertig überhaupt die Ritter über die weibliche Ehre und sogar die Frauen selbst über ihre Keuschheit dachten, ist erstaunlich. Wenn man nur ausharrt, meint der Dichter, so kommt man der Frau gegenüber schon zum Ziele, denn „fame a plus de mil corages“ (L 1436). Und wenn sie nur erst ihren Mund zum Kusse gereicht hat, so gewährt sie das Uebrige leicht, denn eins zieht das andere nach sich (P 5033). So erklärt sich der frivole Ton mancher Szenen. Gauvain, das Vorbild aller ritter-

lichen Tugenden, trifft in einem Zelte die Schwester des Brandelis. Nach vollbrachter That scherzen beide noch darüber, dass das Mädchen nun keinen Anspruch mehr habe auf den Namen Jungfrau, und die Tochter selbst erzählt ihrem Vater ganz harmlos, dass Gauvain ihr die Jungfernschaft geraubt habe (P 12129, 12156). Gauvain hat für die Vorwürfe des ihn zur Rede stellenden Vaters nur ein Lächeln, und als dieser ihm schliesslich mit den Waffen gegenübertritt, tötet er ihn.

Am bezeichnendsten aber für jene Zwitterstellung der Frau einerseits, die zwar im gesellschaftlichen Verkehre höfische Manieren wahren musste, die aber doch den sinnlichen Wünschen der ritterlichen Herren so gut gerecht zu werden wusste, und für die Zwitterstellung der Ritter andererseits, die zwar vor der Welt den Damen gegenüber die höfischen Rücksichten nicht ausser Acht lassen durften, die aber doch im Grunde das weibliche Geschlecht als ihren Gelüsten verfallen betrachteten, ist jene eigentümliche Sitte, welche den Damen vorschrieb, nie allein ihr Schloss zu verlassen, sondern bei kleineren Ausflügen mindestens in Begleitung einer Dienerin, bei grösseren Reisen aber nur unter dem Schutze eines Ritters. Dadurch sollte auch der Schein vermieden werden, als wäre die Dame Liebesabenteuern zugänglich. Aber nun die Kehrseite der Medaille! War unterwegs der Begleiter der Dame von einem dem Paare befeindenden, auf aventure ausgehenden Ritter in ehrlichem Kampfe überwunden worden, so konnte der siegende Ritter unbeschadet seiner Ehre über die fremde Dame verfügen, und diese musste ihm zu Willen sein. Es war ihm erlaubt, „Que sa volanté an pöist feire Sanz honte et Sanz blasme retreire“ (K 1327). Besonders im Perceval wird dies Prinzip in die Praxis übertragen (P 9937, 26001). So war das weibliche Geschlecht vogelfrei. Persönliche Tapferkeit und Geschicklichkeit, brutale Kraft und selbst der Zufall, die alle beim Zweikampfe eine Rolle spielten, entschieden über das Schicksal der Dame. Das ist doch eine sehr befremdende Verquickung von Sitte und Unsitte.

Dass bei diesen laxen sittlichen Anschauungen die ehelichen Verhältnisse nur auf schwankem Grunde ruhten und dass Ehebruch an der Tagesordnung war, ist schon betont worden. Trotz-

dem lassen sich aus Chrestien's Romanen auch manche Fälle weiblicher Treue und Ergebenheit anführen. Man denke nur an Erec's hartes, abstossendes Benehmen gegen Enide, die aber trotzdem geduldig alle Mühen und Gefahren des Gatten teilt und nur aus Liebe das ihr auferlegte Gebot des Schweigens übertritt! Als sie ihren Gatten, der infolge des mit dem Kampfe verbundenen Blutverlustes ohnmächtig geworden ist, leblos liegen sieht, verliert sie selbst die Besinnung, und als sie wieder zu sich gekommen ist, will sie sich aus Verzweiflung mit ihres Gatten Schwerte durchbohren. Und mit welcher Standhaftigkeit wahrt sie die Treue selbst ihrem fälschlich für tot gehaltenen Gatten jenem Grafen gegenüber, der die hilflose Lage der Enide ausnutzt und durch brutale Misshandlungen seine angemassen Gattenrechte geltend machen zu können glaubt! Wie wetteifern die beiden Gatten beim Wiedersehn in Beweisen ihrer Liebe! Wie rührend ferner wird uns nicht im Yvain der grenzenlose Schmerz der Laudine um ihren im Kampfe gefallenen Gemahl geschildert! Diese eheliche Liebe und Treue ist es ja gerade, die sowohl im Erec als auch im Yvain die dramatischen Peripetieen liefert. Und auch im Cliges lässt Fenice die grausamsten Misshandlungen über sich ergehen, nur um ihrem Gatten die Treue nicht zu brechen. Andererseits ist auch die Liebe des Ritters zu seiner Gattin in einzelnen Fällen über jede Anfechtung erhaben. Besonders der Yvain und der Erec legen hiervon Zeugniß ab. Wenn auch Yvain die Laudine kurz nach der Hochzeit verlässt, um sich nicht zu verlegen, und wenn auch Erec seiner Gattin die härtesten Proben auferlegt, so ist doch später die Wiedervereinigung in der Liebe um so nachhaltiger. Im Grunde ist das Verhältniss beider Paare von innigster Gattenliebe getragen. Auch König Wilhelm und Gracienne wahren sich echte Liebe. Sie begleitet ihn in das selbstgewählte Exil und bleibt ihm noch in der Trennung nach langen Jahren treu (W 212, 255, 280, 1124). Und doch wird man nach dem vorher Gesagten nicht annehmen dürfen, dass dies reine Verhältniss zwischen den Gatten die Regel war.

Bei der Schliessung der Ehe sahen die ritterlichen Herren im allgemeinen streng darauf, ihre Wahl standesgemäss zu treffen. Missheiraten werden als unstatthaft bezeichnet (W 1138). Nament-

lich soll ein vornehmer Herr nicht ein armes Mädchen heiraten (W 1243). Die nach damaliger Anschauung ziemlich starke Mesalliance zwischen Erec und der armen Enide fühlt sich der Dichter verpflichtet ziemlich eingehend zu motivieren, um bei seinen Lesern nicht Anstoss zu erregen (E 1554). Reiche Heiraten erscheinen als rühmlich (L 5718). Das Standesbewusstsein beim Eingehen von Ehen wird sogar so weit gewahrt, dass eine Königin einen Baron als ihr nicht ebenbürtig zurückweist (W 1119). Gelegentlich kommen aber Vernunftheiraten von Damen vor, die um ihre Zukunft zu sichern, einen alten, vermögenden Herrn heiraten (W 1200). Dass solche Heiraten vor dem Urtheile der Welt nicht bestehen können, wird ausdrücklich betont (W 1279).

Ein langer Brautstand geht der Ehe nicht vorher. Werbung, Verlöbniß und Heirat folgen sich überraschend schnell, wie dies bei den impulsiven Naturen der damaligen Zeit nicht anders zu erwarten ist. Schon am Abend des ersten Tages seiner Bekanntschaft mit Enide wirbt Erec bei dem Vater um die Hand des Fräuleins, und dieser verlobt dem Erec seine Tochter, ohne deren Meinung vorher gehört zu haben. Als Familienhaupt steht ihm ein solches Verfügungsrecht zu. Auch in seinem Verhältniss zur Gattin erscheint der Ritter als Herr und Gebieter, ohne indess eine despotische Herrschaft auszuüben. Gern fügt sich die Gattin dem Wunsche ihres Gemahls, den sie sogar mit „Sire“ anredet (E 4326). Dass sie indessen als Gattin eine geachtete Stellung auch den Mannen ihres Gatten gegenüber einnahm, beweist, dass der Lehnseid (*feauté*) auch ihr unmittelbar nach der Vermählung geleistet wurde (W 1321).

Selten kommt es vor, dass die Frau dem Manne die Ehe anbietet. Es müssen dann besondere Umstände diesen Schritt entschuldigen. So trägt jene Dame, die von Yvain aus der ihr vom Grafen Alier bereiteten Bedrängniß befreit ist, ihrem Retter Herz und Hand an. Ein solches selbständiges Vorgehen ist den Damen sonst nicht gestattet. Waren doch nicht einmal die durch den Tod ihres Gatten verwittweten Schlossherrinnen durchaus selbständig in der Wahl ihres zweiten Gatten, sondern mussten ihn erst ihren Rittern vorstellen, damit diese ihre Zustimmung erteilten zu dem Schritte ihrer Herrin (L 2148). Förster freilich

fasst diesen Akt als eine „Komödie Laudinens mit ihren Vasallen wegen der Heiratszustimmung“ auf (Einl. zum kleinen Yvain p. VIII).

Neben den ehelichen Verhältnissen können wir nach den Andeutungen Chrestien's auch die sonstigen Familien- und Verwandtschaftsverhältnisse ungefähr beurteilen und gelangen hinsichtlich dieser zu einem in sittlicher Beziehung befriedigenderen Schlusse. Die Liebe der Eltern zu ihren Kindern und umgekehrt die der Kinder zu ihren Eltern, dieses ursprünglichste aller menschlichen Gefühle, kommt zu schönstem Ausdrucke. König Artus liebt es, bei der Seele seines verstorbenen Vaters zu schwören. Kinder, heisst es, dürfen gegen ihre Mutter nichts unternehmen, was die Pietät verletzen könnte (W 2975). Eben diese Pietät wird beim Schwure angerufen („Par la foi que je doi ma mère“ P 20721). Caraduel verteidigt die angegriffene Ehre seiner Mutter auf das nachdrücklichste (P 12846, 12871). Die Prüfungen, die Perceval am Hofe des Graal zu bestehen hat, sind zum Teil darauf zurückzuführen, dass er sich im Getriebe der Welt seiner Mutter nicht mehr erinnert hat. Als er sich aber seiner Pflichtvergessenheit bewusst wird, zögert er nicht, seine Geliebte zu verlassen (P 4095). Und dass diese Mutter der Liebe ihres Sohnes wert war, das hatte sie ja bewiesen, indem sie ihren Sohn hütete wie ihren eigenen Augapfel. Wenn erzählt wird, dass ungehorsame Kinder in roher Weise gemisshandelt, mit Fäusten geschlagen und mit Füßen gestossen werden (W 1469), so muss dabei in Betracht gezogen werden, dass es sich um Kinder von gewöhnlichen Kaufleuten handelt, die noch dazu Adoptivkinder sind. Um so angenehmer berührt es, wenn eben diese Kinder ihren Pflegeeltern die Pietät in rührender Weise bewahren (W 3004, 3193). Auch die Bruderliebe (P 24586) und die Pietät des Neffen dem Onkel gegenüber wird betont (W 2162, 2189).

Doch das sind nur einzelne lichte Punkte im Familienleben der damaligen Zeit. Das Gesamtbild einer Welt, die das, was ihr gefällt, für erlaubt hält und sich rücksichtslos dem sinnlichen Genuße ergiebt, bleibt bestehen. Diesem Zuge der Zeit huldigte der Dichter in Stoff und Form seiner Dichtungen. Hatte er doch schon als Uebersetzer Ovid's auf die Sinnlichkeit seiner Leser spekuliert! Auch in seinen Romanen führt er mit Vorliebe

in breiter Ausführlichkeit erotische Situationen vor (P 3139—3266, 25017—25148; E 2069—2107; K 941—1292, 4524—4754). Zwar giebt er sich hier und da den Schein der Diskretion, indem er betont, mehr dürfe er nicht verraten, und sein Bedauern darüber ausdrückt (E 5256; K 4698). An andern Stellen aber wieder geht er soweit, die intimsten Einzelheiten unzuchtiger Vorgänge wiederzugeben (K 1074; P 37108) und sogar den Geschlechtsakt selbst ziemlich unverhüllt zu schildern (P 42756). Um die Lusternheit der Leser und Hörer zu reizen, werden gern gewisse Bemerkungen in die Erzählung eingestreut. So heisst es von einem Ritter, dass er gut gebettet war, „Fors que seulement le déduit De pucele, se lui pléust, U de dame le rechéut“ (P 3130). Bei der Beschreibung der Schönheit einer Dame wird als besonderer Vorzug gepriesen: „et mamelettes Ot petites et durêtes“ (P 24501). Der Dichter betont, dass der nackte Yvain von einer Dame am ganzen Körper gesalbt wurde, trotzdem sie ihm nur die Schläfen einreiben sollte (L 2967, 3002). Die Dame, die den Karrenritter zum Beischlaf zwingen will, wird, heisst es, ihre Not mit ihm haben (K 970). Das gemeinsame Schlafen der Liebenden in einem Bette (K 1215, 1226), möglichst in nacktem Zustande (E 5248; K 4243), wird als höchstes Ziel des Liebessehns hingestellt. Freilich darf man diesem Zusatze bezüglich der ganz fehlenden Bekleidung nicht allzu viel Bedeutung beimessen, denn die Ritter und die Damen Chrestien's gingen auch sonst gänzlich unbekleidet zu Bett (K 4740, 1280). Wenn trotzdem gelegentlich die Liebenden im Hemde schlafen gehen, so wird das ausdrücklich gesagt und als ein Zeichen besonderer Zurückhaltung hingestellt. (K 1215, 1226).

An der Darstellung solcher heiklen Vorgänge fand man Gefallen. Man gab die Romane sogar in die Hände der jungen Damen, die sie ohne Erröten ihren Eltern vorlasen (L 5360), woraus sich ein Schluss ziehen lässt auf die Unbefangenheit und Ungeniertheit der Damen in Dingen, die den geschlechtlichen Verkehr angingen.

Es liegt mir jedoch fern, sagen zu wollen, dass Chrestien's Publikum nur für Obscönitäten empfänglich gewesen sei und dass diese bei Chrestien etwa der Endzweck seien. Sie sind nur

episodenhaftes Beiwerk, das der Dichter aber bringen musste, wenn er seine Leser voll befriedigen wollte. Dass diese aber auch für eigentlich poetische Genüsse Verständniss hatten, habe ich schon im ersten Kapitel ausgeführt. Wir müssen sogar einen ziemlich verfeinerten Geschmack bei ihnen voraussetzen, dem der Dichter Rechnung zu tragen hatte. So erklären sich auch die Aenderungen, die Chrestien an seiner Vorlage vornehmen zu müssen glaubte, um sie dem Geschmacke seines Publikums anzupassen. Das allzu Grobe ist abgeschliffen, und vielfach sind die Motive verfeinert. Während in der anglonormannischen Prosafassung des Erec der Sieger in der Hirschjagd als Preis das blutige Haupt des Tieres erhält und dieses seiner Dame oder derjenigen seines Freundes zum Geschenke darbringt, wird bei Chrestien dem Sieger als Lohn die Erlaubniss zu teil, dem schönsten Fräulein am Hofe einen Kuss geben zu dürfen. Während dort Erec aus Eifersucht sein in Müssiggang und sinnlichem Genusse dahinfließendes Leben verlässt, geschieht es bei Chrestien aus ritterlichem Thatendrange. Bei dem anglonormannischen Erzähler heisst es in der Vorlage zum Perceval, dass ein Ritter der Tafelrunde der Königin den gefüllten Pokal ins Gesicht schleudert, indem er ihr gleichzeitig eine tüchtige Ohrfeige versetzt. Chrestien begnügt sich damit, den Ritter den Inhalt des Pokals auf das Kleid Genievre's ausschütten zu lassen. Während dort im Graal ein menschliches Haupt in seinem Blute schwimmt, berichtet Chrestien nur von einer silbernen Schüssel, ohne Weiteres hinzuzufügen. Der französische Dichter geht sogar so weit in seiner verfeinernden Darstellungsweise, dass er die äussere Erscheinung eines Ritters in Farben schildert, deren Anwendung man eigentlich nur bei der Beschreibung weiblicher Schönheit vermuten sollte, wenn er z. B. von einem Krieger rühmt: „Si chevol sanbloient fin or Et sa face rose novele“ (C 2776), während im altfranzösischen Volksepos Zartheit der Gesichtszüge geradezu als unmännlich verhöhnt wird. In der That bedient sich Chrestien ganz ähnlicher Bilder und Ausdrücke, wenn er weibliche Schönheit rühmt (P 9278). In einzelnen Punkten weicht freilich sein Ideal erheblich von dem unsrigen ab, wenn er z. B. von den Augen einer Dame sagt: „En la tieste furent si oel Vert et riant, cler et fendu“ (P 3012).

Bei dem Streben Chrestien's, alles auf einen gleichmässigen höfischen Ton zu stimmen, kann es befremden, dass seine Personen hinsichtlich des äusseren Ausdrucks ihrer Gemütsstimmung wenig Zucht zu besitzen scheinen. Im Schmerze zerreißen die Damen ihre Gewänder (P 10620), schlagen Brust und Busen (C 6134), raufen sich die Haare aus (L 1150) und fallen von einer Ohnmacht in die andere (L 1300). Bei der Nachricht vom Tode ihres Geliebten isst und trinkt Genievre zwei Tage lang nicht (K 4263) und bösst viel von ihrer Schönheit ein (K 4207). Selbst Artus fällt wiederholt vor Schmerz in Ohnmacht (P 10587, 12807). Bei Erec's Abschied weinen die anwesenden Ritter laut und heftig (E 4288). Auch der Ausdruck der Freude ist ein ungezügelter. Bei der Nachricht von der Ankunft seines Neffen Gauvain springt Artus jubelnd vom Mahle auf, wobei er Becher und Pokale umwirft (P 20773). Von Lancelot's wahnsinnigem Liebestaumel und dessen uns sonderbar anmutenden Aeusserungen habe ich schon gesprochen.

Doch nicht nur der äussere Ausdruck an sich berechtigter Gefühle macht häufig einen unhöfischen Eindruck, sondern auch die Gefühle selbst legen mitunter von einer empörenden Roheit Zeugniß ab. Wenn auch Chrestien noch so sehr bemüht ist, hinter dem verschönernden Schleier der Dichtung das wahre Antlitz der von ihm geschilderten Gesellschaft zu verbergen, so lassen doch manche der vorgeführten Scenen -- ganz abgesehen von den unsittlichen Liebesscenen -- auf einen starken Mangel an Gemütsbildung der handelnden Personen schliessen. Dass Chrestien, der doch sonst alles Brutale auszuschneiden bemüht war, diese Vorgänge in seine Erzählung aufgenommen hat, beweist, dass seine Leser daran keinen Anstoss nahmen, da sie Aehnliches wohl mit eigenen Augen öfters sahen. Wenn die untröstliche Enide von dem Grafen, der sie sich dienstbar machen will, wiederholt geschlagen wird, dass sie blutet (E 4827), wenn Cuneware von Keu geprügelt wird (P 2242), wenn Schwestern sich gegenseitig ohrfeigen, dass sich alle Finger im Gesicht abdrücken und dass sie zu Boden stürzen (P 6390, 6426), so sind das Brutalitäten, die Chrestien wohl unterdrückt hätte, wenn sie seinem Publikum unmöglich erschienen wären. Mitunter werden abstossend

rohe Szenen vorgeführt. Im Karrenromane verlangt eine Dame von ihrem Ritter, er solle ihr das Haupt seines im Zweikampf besiegten Gegners, ihres persönlichen Feindes, bringen, trotzdem er diesem das Leben versprochen hat (K 2822). Um sein Wort nicht zu brechen und um trotzdem den Wunsch der Dame zu erfüllen, nimmt der Ritter den Kampf von neuem auf, besiegt den Gegner wieder, schneidet ihm das Haupt vom Rumpfe, ergreift es bei den Haaren und reicht es der Dame, worüber diese ungeheuchelte Freude kundgibt (K 2939), Welch ein Mass sittlicher Verrohung liegt nicht in solchem Vorgange, dem sich noch manch anderer ebenbürtig an die Seite stellt! An eine Stelle aus dem Wilhelmsleben möchte ich wenigstens noch erinnern, die mir allerdings so anstössig erscheint, dass ich Chrestien's Autorschaft an diesem Werke schon deswegen anzweifeln möchte. Nachdem die Königin Graciene in der Einöde Zwillinge geboren hat, verspürt sie so grossen Hunger, dass sie wenigstens eins der Neugeborenen essen möchte (W 517). Der König will aber nicht, dass seine eigenen Kinder gegessen werden, und bietet daher seiner Gemahlin von seinem eigenen Schenkel zu essen an (W 523). Sollte dieser potenzierte Kannibalismus nur ein plumper Scherz Chrestien's sein? Sollte Chrestien so ganz aus der Rolle des höfischen Erzählers herausgefallen sein? Wenn aber der Dichter überhaupt derartiges vorzubringen wagt, so muss er doch ein in sittlicher Beziehung ziemlich abgestumpftes Publikum vor sich gehabt haben.

Den besten Beweis jedoch für den Mangel an sittlichem Gehalt, an dem die damalige ritterliche Gesellschaft krankte, bietet der Umstand, dass sich in den ritterlichen Kreisen selbst das Bedürfniss geltend machte, dem entsittlichten weltlichen Rittertume ein ideales geistliches gegenüberzustellen. Die geistlichen Ritterorden bedeuteten eine entschiedene, mönchisch-asketisch gefärbte Reaktion gegen die weltritterliche Unmoral. Diese Reaktion bildet das Leitmotiv von Chrestien's Perceval. Auch hier ist ein Vergleich mit der Quelle lehrreich. Die anglonormannische Erzählung kennt Peredur, das Urbild Perceval's, nur als weltlichen Ritter und entwickelt in allmählicher Steigerung die Eigenschaften eines solchen. Auch Chrestien's Perceval

geniesst zwar eine weltliche Erziehung und wird das Ideal eines höfischen Helden. Das Hauptgewicht ruht jedoch auf seiner sittlichen Entwicklung, die ihn dazu führt, nicht nur ein vollendeter Ritter, sondern auch ein tadelloser Christ zu werden, indem er die ihm auferlegten sittlichen Prüfungen besteht. In fortschreitender innerer Läuterung streift Perceval die materiellen Triebe ab. Seit der Entdeckung des Grals wird daher seine Liebe zu Blanchefleur eine platonisch-mystische.

Dieser von sittlichem Ernst getragene religiöse Zug geht durch den ganzen Perceval hindurch. Noch mehr kommt er im Wilhelmsleben zum Ausdruck, das allerdings mehr legendaren Charakter trägt. Hier geht der Mensch ganz in der Gottheit auf. An der gänzlichen Gotteshingebung des Königspaares scheint jedoch der zumeist weltliche Sinn der höfischen Kreise nicht recht Gefallen gefunden zu haben, da der litterarische Erfolg des Werkes, nach den wenigen auf uns gekommenen Handschriften zu urteilen, nur ein geringer war. In den andern Werken Chrestien's ist zwar das religiöse Element auch vertreten, und zwar ziemlich stark, aber weniger in Form religiöser Empfindung als vielmehr in Gestalt einer auf Innehaltung gewisser Aeusserlichkeiten gerichteten Werkheiligkeit. Man hat wohl das Gefühl der Abhängigkeit von Gott. Aber dies Gefühl ist mit einer knechtischen Furcht verbunden vor der Strafe, die denjenigen trifft, der nicht in den Wegen der Kirche wandelt. Daher erstrebt schon die erste Erziehung des Kindes die Weckung des religiösen Sinnes. Diese Aufgabe fällt meist der Mutter zu. Man denke an die Erziehung Percevals durch Herzeloide! Ueberall, im öffentlichen wie in privaten Leben, macht sich der Einfluss von Kirche und Geistlichkeit geltend. Regelmässige Morgenmessen finden statt (L 5452; W 24, 123). Auch ehe es in den Kampf geht, wird die Messe gehalten (L 4031). Die meisten Burgherren sind im Besitze einer eigenen Kapelle und eines eigenen Kaplans (P 18701, 25164). In grösseren Städten befinden sich mehrere Kirchen, darunter eine Hauptkirche („mestre eglise“ E 6889). Aufforderungen zu fleissigem Besuche der Gotteshäuser und zu frommem Lebenswandel ergehen häufig (P 1761, 2858, 7819). Bei der Taufe, die im frühesten Kindesalter stattfindet (W 1348), wie beim Leichen-

begännisse (L 1254) wird kirchlicher Prunk entfaltet. Die Ehe erhält durch das Wort des Geistlichen ihre Weihe (E 2032; W 1306), und der Erzbischof segnet das Brautlager der Neuvermählten (E 2073). Unter dem Beistande der Geistlichkeit wird der Eid unter Erhebung der rechten Hand knieend auf die Reliquien geschworen (K 4970, 4981; P 7568; L 6650). Der Ritterschlag erfolgt erst nach vorhergegangener Messe (C 1434). Auch die Königskrönung Erec's geschieht unter umfangreicher Mitwirkung der Geistlichkeit (E 6859). An Sonn- und Festtagen finden feierliche Prozessionen statt (E 6898; P 4116). Am Karfreitage gehen Ritter und Damen barfuss und in Busskleidern zur Kirche (P 7616—7642). Perceval wird getadelt, dass er an diesem Tage Waffen trägt und auf Abenteuer ausgeht (P 7621, 7673). In hoher Blüte steht namentlich der Marienkult (P 18689). An den Wegen, besonders an den „carrefours“ erheben sich Kreuze mit dem Bilde der Gottesmutter (L 4872). Für die Verstorbenen werden Seelenmessen („vigiles et messes“ E 6529) gelesen. Erec verteilt ausserdem beim Tode seines Vaters an Kirchen und Klöster reiche Spenden und schenkt den Geistlichen neue Amtskleider (E 6534). Auch von Pilgerfahrten hören wir (W 2126).

Wie sehr man an äussere Kirchenzucht gewöhnt war, zeigt der Umstand, dass man die Zeit- und Tageseinteilung im Anschluss an die kirchlich vorgeschriebenen Feste und Gebetszeiten vorzunehmen pflegte. So bezeichnet „prime“ (E 2304) die Zeit des um 6 Uhr früh stattfindenden ersten Kirchengebets. Von den grossen Festen aus rechnete man vorwärts und rückwärts („vint jorz devant natevité“ E 6519). Am bezeichnendsten aber in dieser Hinsicht ist es, dass bei jeder Gelegenheit göttliche oder heilige Personen, am häufigsten Gott selbst, angerufen werden. Wie oft unterbricht sich der Dichter mit Zwischenrufen wie: „Dex, quel vassal!“ oder: „Dex aïe!“ oder ähnlichen! Auch beim Grüssen wird Gott angerufen. Der alltägliche Gruss, namentlich Morgens beim Wiedersehen lautet: „Dex vos doinst hui bon jour!“ (P 3275). Beim Abschied heisst es fast immer: „A Deu vos commant“. Auch die Person Christi oder der Heilige Geist treten, freilich nur selten, in ähnlichen Verbindungen auf, wie: „Jhesus vos saut“ (P 14305, 21265), oder: „Mon buen oste au saint esperit commandai“ (L 274),

oder: „Einsi m'ait sainz Esperiz“ (L 6796), oder: „Foi que je doi sainte esperite“ (P 6454). Auch beim Vaterunser beteuert man (L 3655). Am häufigsten werden natürlich die Heiligen angerufen, wie St. Peter (K 1776; P 35 996), St. Silvester (K 6544) u. a. Zu den Heiligen rechnet man auch den Papst („l'apostoiles de Rome“ W 1226) und einzelne Personen des alten Testaments wie Abraham (P 4144). Massenaufrufungen sämtlicher Heiligen begegnen häufig (L 4855, 6653; W 460). Andererseits wendet man sich in gewissen Lagen gern an bestimmte Schutzpatrone. Der durch den Sturm Gefährdete fleht den heiligen Nikolaus an (W 2333), die Gebärende die Heilige Margarete (W 459), die in ihrer Keuschheit Bedrohte die Jungfrau Maria (P 13106, 37121, 41198).

Gebete sendet man in allen Lagen des Lebens gen Himmel. Die Auffassung, die der Bittende oder der Betende von der Persönlichkeit Gottes hat, ist nicht die eines absoluten, unfehlbaren Wesens. Im Affekte namentlich lässt man sich dazu hinreissen, Gott wegen irgend eines unglücklichen Ereignisses, dass einem zugestossen ist, gleichsam zu massregeln. Man erinnert sich der Anklagen, die Laudine gegen Gott erhebt, als ihr Gatte ihr getötet ist und es ihr nicht gelingt, den Mörder zu entdecken (L 1210, 1300). Andererseits aber hat man doch das Gefühl, dass alles, was geschieht, eine Aeusserung des göttlichen Willens ist und dass auch die gesamte Natur, so sehr man auch geneigt ist, ihr ein selbständiges Leben zuzuschreiben, von dem Willen Gottes abhängig ist. Auf Geheiss Gottes entfesseln sich die Winde zu einem Orkane und beruhigen sich auch wieder auf sein Gebot. „Quant Den ne plot, vanter n'oserent“ (L 454). Das schöne Wetter (L 807) wie das Regenwetter (L 4841) ist ein Werk Gottes. Es ist das die naive alttestamentliche Vorstellung von Gott als einem durchaus persönlichen Wesen, das sich dem Menschen sichtbar in den Vorgängen der Natur offenbart und daher auch der Urheber aller Wettererscheinungen ist.

Aber auch der Glaube an Hölle, Teufel und Gespenster ist lebendig (L 1218). Durch hundertfache Bekreuzigung glauben selbst tapfere Ritter den Teufel bannen zu können (L 796; P 40528). Wahrsagerei („devinaille“ E 1598) und Schwarzkunst („nigromance“ E 5742) scheinen eine nicht unbedeutende Rolle gespielt zu haben.

In mancher Aeusserung des Aberglaubens ist übrigens auch ein moralischer Kern enthalten. So spricht sich in dem Blutaberglauben (L 1180) die sittliche Ueberzeugung aus, dass Gott demjenigen, der sein Recht verteidigt, beisteht.

In der geschilderten Weise verstand es die Kirche, alle Verhältnisse des Lebens mit ihrem Einflusse zu durchdringen. Dies gelang ihr nicht nur durch Androhung von zeitlichen und ewigen Strafen für die Abtrünnigen, sondern auch dadurch, dass sie selbst das Beispiel werththätiger Liebe gab. Pilger und Arme fanden in Klöstern bereitwillige Aufnahme, Geistliche stellten sich in den Krankenhäusern in den Dienst der leidenden Menschheit, jedem Reisenden wurde in Klöstern und Abteien, auch wohl bei vorhandenen Mitteln gegen Entgelt, Unterkunft gewährt und der nötige Proviant verabreicht (E 3139; W 1810).

Und doch war die Frömmigkeit, wie ich schon im Eingang der Betrachtungen über die religiösen Verhältnisse bemerkte, in vielen Fällen eine recht äusserliche. Die Ritter haben nämlich bis zu einem gewissen Grade das Bewusstsein ihrer unsittlichen, vor keiner Schand- und Gewaltthat zurückschreckenden Lebensführung. Es überkommt sie wohl zeitweise das Gefühl der Reue, und sie fühlen sich dann zu allerlei kirchlichen Uebungen veranlasst. Namentlich lieben sie es, wenn sie von solchen Anwandlungen ergriffen sind, von dem so oft zu Unrecht erworbenen Gute der Kirche und den Armen zu spenden (E 6534; W 143). Wenn der Ritter sein Ende nahe fühlt, schenkt er auch wohl sein ganzes Vermögen den Armen oder der Kirche, nachdem man ihm auf seinen Wunsch die letzte Oelung und das Abendmahl gereicht hat (P 8420). Dann glaubt er sich jenes Paradies gesichert, von dem er sonst wohl, wie im Perceval, in frivolem Spotte sagte: „Paradies est d'estre od puceles, Avec dames et damoiseles“ (P 26777).

Drittes Kapitel.

Das gesellschaftliche Leben.

Das Leben auf den Ritterburgen verlief im allgemeinen recht eintönig. Die Frau leitete die Erziehung der Söhne bis zu deren siebentem Jahre, d. h. bis sie reiten und die Lanzen führen lernen (P 1208) und einem älteren Ritter zur Ausbildung überwiesen werden konnten (P 6220). Sie sorgte besonders für die erste Grundlage zur geistigen und namentlich zur sittlichen Bildung der Kinder. Regelmässig gab sie ihnen Unterricht im Glaubensbekenntnisse (P 1247) und in der Aneignung verschiedener Gebete (P 1367), namentlich des Vaterunsers (P 26109). Sonst hatte sie mit der Ueberwachung des Haushaltes und der Dienerschaft zu thun. Je nach den Verhältnissen der ritterlichen Familie war das Gesinde mehr oder weniger zahlreich. Auch persönliche Diener werden erwähnt (E 1408). Unter den Dienerinnen nahm die erste Kammerfrau der Herrin („des chambres la roïne“ P 12094) eine bevorzugte Stellung ein, die ihr fast die Rechte einer Freundin sicherte. Man denke an Lunetens Verhältniss zu Laudine! Das weibliche Gesinde wurde hauptsächlich mit kunstvollen Handarbeiten beschäftigt (L 5196). In besonderen Arbeitssälen („ovreors“ E 399) weben die Frauen Stoffe aus Seide und Gold und färben die fertigen Stücke oder führen Stickereien aus. Handarbeiten durften die ritterlichen Damen auch selbst verrichten, ohne ihrer Würde etwas zu vergeben. Mutter und Tochter finden wir im ovreor beschäftigt (E 397). Vornehme Damen fertigen Divanüberzüge an (P 32065) oder nähen gar Hemden (C 1158, 1606). Die Königin Genievre selbst schenkt dem jungen Alexander

einen Panzer, dessen Gold- und Silbergeflecht sie mit eigener Hand hergestellt hat. Yvain trifft in dem Arbeitssaale einer Burg gefangene Damen, „puceles jusqu'à trois çanz, Qui diverses oevres feisoient“ (L 5194). Freilich erniedrigte man diese gefangenen Damen nicht durch gewöhnliche Handarbeit, sondern beschäftigte sie als Seidenarbeiterinnen. Nimmt man nun noch dazu, dass die Frauen, wie schon bemerkt, sich der Krankenpflege widmeten und ihre sonstige freie Zeit durch Lesen oder Vorlesen ausfüllten, so hat man ein ungefähres Bild ihrer Thätigkeit.

Das männliche Geschlecht sah seine Hauptaufgabe in der Ausbildung und der Bethätigung ritterlicher Tüchtigkeit. Turniere, Jagd und Abenteuerfahrten boten hierzu Gelegenheit. Hier suchten die Ritter jene körperliche und seelische Befriedigung zu finden, die das Bewusstsein der physischen Kräfte und der ungezügelter Drang des Innern verlangten. In manchen Fällen freilich waren auch praktische Rücksichten bei der Ausübung der genannten Thätigkeiten bestimmend. So wie die Jagd wohl vielfach geübt wurde, um die Umgebung des Schlosses von wilden Tieren zu säubern und um den Haushalt des Ritters zu versorgen, so wie das ursprünglich ritterlich gemeinte Ausgehen auf aventure in gewöhnliches Raubrittertum ausartete, so war auch das Besuchen der Turniere, die von Fürsten und vornehmen Herren schon lange vorher durch Boten bekannt gegeben wurden (K 5394; P 603), für arme fahrende Ritter eine Art Broterwerb. Wer nämlich auf Gewinn ausging, durfte als Sieger das Pferd seines Gegners behalten und liess es sich dann wahrscheinlich auslösen. So heisst es im Erec 1028: „Chevaliers prent, chevaus gaaigne.“ Aber auch reichen Herren war das Turnier eine unerlässliche Vorübung zum ernstesten Kampfe, annähernd unsern Manövern vergleichbar. Von nah und fern strömten sie herbei (K 5610), um vor den Augen der vom Fenster oder von einer besonderen Loge aus zuschauenden Damen (K 7002; L 3184) und fürstlichen Personen (K 5601) Beweise ihrer ritterlichen Tüchtigkeit abzulegen. Ihnen war es nur um die Ehre zu thun. Darum verzichteten sie auch auf materielle Bereicherung und verschenken die Pferde der Besiegten (K 6001).

Auch die Jagd musste in hervorragender Weise dem Zeitvertreibe dienen. Bei Fürsten und reichen Herren war sie die fast tägliche Beschäftigung in Friedenszeiten. Auch die Damen nahmen gern daran teil (E 77). Die Abrichtung der Jagdfalken, diejenach ihrer Art und ihrem Alter als „girfaus“ (P 105), „esmerillons“ (E 1983), „ostoirs“ (E 352), „espreviers“ (P 106), „faucons“ (E 352), „terciaus“ (E 354), „ostor smuëz“ (E 354) bezeichnet werden, war der vornehmste, von Herren und Damen betriebene Sport. Verschiedentlich wird geschildert, wie diese Falken von den ritterlichen Herren in den Strassen der Stadt oder in den Räumen des Schlosses umhergetragen werden (E 351; L 199). Nie liess man sich die Gelegenheit zur Veranstaltung einer Jagd entgehen. Eine grössere Festlichkeit ohne Jagd war überhaupt nicht gut denkbar (E 27). Als Erec's Hochzeit an Artus' Hof gefeiert wird, bringen die Gäste sogar ihre eigenen Falken mit (E 1981). Auch bedienstete Jäger, die „forestier“, werden erwähnt (W 1860). Streng wachen sie über die Befolgung der Jagdgesetze und bedrohen Wilderer sogar mit dem Tode (W 1857). Auch auf die Innehaltung der Grenze des Jagdgebietes wird peinlich geachtet (W 2779).

Besonders beliebt waren die zur Brunstzeit („ruit“) veranstalteten Hirschjagden (W 2592), die der Dichter gelegentlich ausführlich beschreibt (W 2663 ff.). Wurde gar ein Fünfzehnder erlegt, so war die Freude gross (W 2671). Wie stark die Neigung zur Jagd ausgeprägt gewesen sein muss, beweisen übrigens die zahlreichen von Chrestien mit Vorliebe gebrauchten Vergleiche aus dem Jagdleben, wobei es bemerkenswert erscheint, wie sehr sich der Dichter in die Tierseele hineinzusetzen versteht (L 882, 1266, 3193, 4251; E 2081).

Andere Beschäftigungen als die erwähnten wurden nicht als ritterlich erachtet und waren nur unter besonderen Umständen statthaft. Der sieche Amfortas z. B. kann ritterlichen Uebungen nicht mehr obliegen und wirft daher die Angel aus zum Fischen (P 4694).

Die freie Zeit, die sonst übrig blieb, suchte man in angenehmer Weise auszufüllen. Namentlich bei festlichen Anlässen wusste man den Gästen die verschiedenartigsten Zerstreuungen

darzubieten. Den niederen Geschmacksrichtungen mussten Gaukler und Akrobaten („juleor“ E 2109; W 1273; „tumeor“ E 2041) durch ihre Vorführungen Rechnung tragen. Auch weibliche Artistinnen („baleresses, tumeresses“ P 15020) fehlten nicht. Höheren Ansprüchen genügten die schon erwähnten gesanglichen und instrumentalen Darbietungen, die Vorträge der „menestrels“ (E 2035) und namentlich die Unterhaltungszirkel, zu denen man sich gern nach beendetem Mittagmahle zusammenfand (P 9623, 40650). Gute Erzähler waren sehr geschätzt, und gern hätte man ihnen Tag und Nacht gelauscht (P 170, 178, 9455). Auch im Spiele suchte man geistige Anregung. Verschiedene Arten des Würfelspiels werden genannt (K 1653; E 356). Das „jouer au san“ (K 1653) ist nach Förster kein Würfelspiel. Heidsick versteht darunter eine Art Rätselspiel. Als Brettspiele werden das Schachspiel („eschac“ E 357) und das „jeu de tables“ (E 357) genannt, worunter nach Förster das Triptrak zu verstehen ist. Diese Spiele wurden übrigens auch um Geld und Geldeswert gespielt, wie Chrestien ausdrücklich bemerkt (K 1651, 2717).

Mit Vorliebe suchte man sich im Freien zu vergnügen. Namentlich der Tanz wurde gern Abends nach dem Mahle unter freiem Himmel ausgeübt (P 9624). Das „dancier“ unterschied sich wohl von dem „caroler“, das nur die Reigentänze bezeichnete. Beides aber wird häufig zusammen genannt (E 2047; P 10359; W 1304). Auch sonst veranstaltete man Gesellschaftsspiele im Freien (K 1647). Man nannte diese Belustigungen „anfances“ (K 1657). Wenn es im Perceval heisst: „a pelotes se deduisoient“ (P 21451), so ist damit wohl ein nur für Damen berechnetes Ballspiel gemeint.

Den Aufenthalt im Schlosse selbst, der namentlich im Winter und im Herbst mit recht vielen Uebelständen verbunden war, da man sich gegen die Einflüsse der Witterung nicht genügend zu schützen vermochte, suchte man sich in jeder Beziehung so angenehm zu machen, als die Mittel es nur irgend gestatteten. Nachdem man die Wohnräume gut gelüftet hatte (E 5194), liebte man es, die gereinigte Luft mit Wohlgerüchen zu schwängern (P 21177). Namentlich Weihrauch, Myrrhe und Aloe dienten diesem Zwecke (E 5564). Ein entschiedener Zug zum Luxus und zum Wohlleben giebt sich zu erkennen. Aus dem Behagen, mit

dem der Dichter die Mahlzeiten schildert, lässt sich entnehmen, welches Interesse seine Leser an den Freuden der Tafel haben mussten. Selbst einfache Mahlzeiten bestanden mindestens aus Geflügel, Braten und Früchten (E 5586). Die Zahl der Gänge bei einem Festgelage jedoch wird im Perceval auf fünfzehn bis zwanzig angegeben (P 37732). Ebendort heisst es in Bezug auf die Dauer eines solchen Essens, dass es sich länger ausdehnte als ein Wintertag zur Weihnachtszeit (P 9617). Nun wird man freilich den Dichter nicht immer beim Worte nehmen dürfen. Wenn er z. B. im Erec 6936 sagt, dass 500 Ritter an jeder Tafel bedienten und 3000 Diener die Getränke und Speisen herbeischafften, so will er damit nur eine möglichst blendende Vorstellung von dem Glanze hervorrufen, der am Hofe des Königs Artus entfaltet wurde. Solchem Beispiele nach Möglichkeit folgend, suchten die vornehmen Herren ihre Ehre darin, namentlich bei Anwesenheit von Gästen glanzvolle Mahle zu veranstalten, bei deren Beschreibung man sich bisweilen des Gedankens nicht erwehren kann, als hätten sie etwas Orgienhaftes an sich gehabt.

Unter diesen Umständen spielten der Truchsess („conestable“ E 4775) und der Mundschenk („botellier“ E 1529) bei Hofe und in vornehmen Haushaltungen eine grosse Rolle. Es wurden indess nur zwei Hauptmahlzeiten, die eine um Mittag („disner“), die andere gegen Abend („soper“) eingenommen. Was das Aeussere dieser Mahlzeiten betrifft, so erwähnt Chrestien den Gebrauch der Gabeln nicht. Auch Messer scheint man beim Essen nicht benutzt zu haben, da das Fleisch in Stücke geschnitten von den knieenden Knappen dargereicht wurde (P 4463, 9612). Das „mangier a la meme escuelle“ (P 2756), das Essen aus derselben Schüssel, womit man den Gast zu ehren pflegte, muss daher nach unseren Begriffen nicht sehr appetitlich gewesen sein.

In jeder Hinsicht befeissigte man sich sonst bei Tafel einer peinlichen Sauberkeit. Vor dem Essen wurde, wie Chrestien oft betont, stets Wasser zum Händewaschen gereicht (C 5031; P 23577, 32052, 32658, 41887; W 2564). Meist nahm man warmes oder verschlagenes Wasser dazu (P 4436, 40645), das schon vor Tisch bereit stand (K 1003, 2574). Neben den Schüsseln lagen saubere und fein gearbeitete Handtücher (P 1005). Den

Damen reichte man das Wasser zuerst (P 24963). Waren fürstliche Personen anwesend, so gingen diese den Damen beim Waschen voran (P 15876). Nach Tisch fand dieselbe Reinigung statt. Man nahm auch wohl ausserdem, namentlich nach dem Abendessen, ein Vollbad unmittelbar vor dem Schlafengehen (P 16578). Die Esstische waren mit weissen Tischtüchern belegt, von denen Chrestien stets betont, dass sie sauber und neu waren („toailles blanches et nueves“ E 3154; P 16576; W 959). Selbst im Zelte oder beim Speisen im Freien wurden solche Tücher über das Gras gebreitet (E 3174; P 1934), denn anders zu speisen galt für unschicklich.

Wenn wir nun versuchen, aus Chrestien einiges über die Art der genossenen Speisen zu erfahren, so wird uns zunächst auffallen, dass er von Suppen gar nicht spricht. Hingegen nennt er die verschiedenartigsten festen Speisen. Fische wie Hecht, Barsch, Forelle, Lachs waren sehr beliebt (E 4267), desgleichen Geflügel wie Fasan, Rebhuhn (P 8844), am Spiesse gebratener Pfau oder Kapaun (E 492; L 1048). Das Hauptgericht war der Braten (lardés). Neben dem Rind- und Schweinebraten, den man als „lardet“ (P 32628; W 1827) bezeichnete, fehlte fast nie der Wildbraten von Hirsch, Reh oder Kaninchen, den man „venison“ nannte (P 4458, 8845, 32628; W 1827). Zu den einzelnen Gängen reichte man Gerstenbrot (P 16924). Auch feines Gebäck und Kuchen fehlten nicht (L 1049; E 3127). Als Kompot reichte man gekochtes Obst (E 4628), als Zwischengericht Pasteten, die meist kalt aufgetragen wurden (E 5147; P 1938, 5056), zum Nachtisch Käse (E 3128, 3153) und verschiedenartige Früchte (E 4628; P 25235). Namentlich nach dem Abendessen, vor dem Schlafengehen, liebte man es, rohes Obst zu essen (P 4500).

Die Fleischspeisen wurden scharf mit Salz, Pfeffer und ausländischen Gewürzen hergerichtet, damit sie recht schmackhaft werden sollten (P 4458); denn nicht nur auf die Menge, sondern auch auf die Beschaffenheit der Speisen sah man. Wenn daher von Yvain berichtet wird, dass er in seinem Wahnsinne das Fleisch der erlegten Tiere ganz roh verzehrte, so sind daraus keine weiteren Schlüsse zu ziehen. Ueberdies hat man vermutet, das an der betreffenden Stelle des Yvain den Dichter nur das

Reimbedürfniss („manjue: crue“ L 2825) zu der etwas befremdlichen Schilderung veranlasst habe.

Von Getränken nennt Chrestien hauptsächlich den Wein, indem er gern hinzufügt, dass er von guter Qualität war („de buene grape“ L 1050). Als Erforderniss guten Weines wird hingestellt, dass er stark, klar und kalt sein soll (P 8846, 32631; K 1001). Gewisse Weine sollen jung, andere wieder in abgelagertem Zustande getrunken werden (P 8848). Das „mouret“ oder „moré“ genannte Getränk (K 1000; P 4511) ist nach Potvin ein aus dem Saft von Weintrauben und Maulbeeren gemischtes Getränk, also wohl eine Art Bowle. Auch Glühwein („vin cuit“ P 3106) kannte man. Das als „cervoise“ (P 2965) bezeichnete Getränk muss nicht sonderlich stark gewesen sein; wenigstens heisst es, dass ein einziger Topf Wein mehr zum Reden anregt als ein ganzes Scheffelmass cervoise (L 592). Diese cervoise hält Alwin Schultz für eine Art Bier. Dem widerspricht jedoch Burguy, indem er die cervoise auffasst als „une espèce de boisson différente de la bière et dont on faisait plus de cas.“ Merkwürdigerweise sagt Godefroy, der doch gewiss der kompetenteste wäre, über das Wort „cervoise“ in dieser Bedeutung gar nichts. Von der reichen Auswahl an Getränken wurden bei Tafel meist mehrere gleichzeitig oder nach einander gereicht (E 5587; K 1000). Namentlich scheint es Sitte gewesen zu sein, roten und weissen Wein vorzusetzen (P 8847). Trotzdem muss man sich im ganzen beim Trinken doch ziemlich mässig gehalten haben, denn nirgends berichtet Chrestien von ausschweifenden Trinkgelagen.

Neben dem Hange zum Wohlleben tritt die Neigung zum Luxus scharf hervor. Von dem gewöhnlichen Haushalte der weniger Begüterten, von den bescheidenen Zinnwaren ist bei Chrestien kaum die Rede. Dagegen spricht er gern von kostbaren Gefässen und Tafelgeräten (C 1539, 3312), von Pokalen aus vergoldetem Silber (K 999) oder gar solchen, die mit Edelsteinen besetzt sind (P 24968), von silbernen Waschschüsseln (P 24962) und vergoldeten Elfenbeinkämmen (K 1363). Durch das Verzierern silberner oder goldener Gegenstände mit einem schwarzen Schmelze, durch das sogenannte „Niëllieren“, verlieh man ihnen noch einen höheren Wert. So hören wir von silbernen

Becken und von Armspangen, die mit Niëllo-Arbeit versehen sind (P 25223; E 1665).

Nach allen Richtungen hin entfaltet sich der Luxus. Der grosse Saal ist kunstvoll mit Marmor ausgelegt (K 992) und mit wertvollen Teppichen bedeckt (E 2628). An Decken und Wänden befinden sich Malereien, deren Wirkung noch durch Goldschmuck gehoben wird (P 32060). Weich gepolsterte Stühle und Divane (E 1304; L 1948), die mit kostbaren Stoffen überzogen und mit Decken belegt sind (E 6735; L 1041), laden zum Sitzen ein. Der Ausstattung des Bettes wird besondere Sorgfalt gewidmet. Der Rahmen ist mit Bändern und Quasten eingefasst, die einzelnen Teile des Bettes sind mit kunstvollen Stickereien versehen, die Polster weich, die Bettdecken mit Pelz abgefüllt (E 5142; K 510; P 3124). Schachbretter stellt man aus Gold oder Silber her (P 22442; W 2461), die dazu gehörigen Figuren sind ebenfalls aus edlem Metall angefertigt und mit kostbaren Steinen verziert (P 22445) oder aus Elfenbein geschnitzt (P 7275). Sattelpögel mit reichen Elfenbeinschnitzereien (E 5377), kostbares Zaum- und Sattelzeug (P 37490), vergoldete oder mit Edelsteinen besetzte Helme (E 2148; P 27253), goldene Fechthandschuhe (P 17748), Schwertgürtel aus seidenen Borten (P 12649) und goldene Schwertgriffe (P 4340) werden gern erwähnt.

Auch die Kleidung war möglichst prunkvoll. Die Mäntel der Ritter und der Damen sind selten aus Wolle, meist aus Seide, Hermelin oder Purpur hergestellt. Gern wählte man hierzu den „osterin“ (E 1858), d. h. einen in Purpurfarbe getränkten Seidenstoff, oder das als „paile“ (E 99) bezeichnete, mit Gold- und Silberfäden durchwirkte Seidengewebe, das wohl unserem Brokat zu vergleichen ist. Die Staatskleider sind mit Edelsteinen wie Rubinen und Smaragden besetzt und mit kostbarer Stickerei verziert (E 6804). Goldene Diademe halten das Haupthaar der Damen, das in langen bändergeschmückten Flechten über den Nacken fällt (P 9275). Gelegentlich gestattet uns der Dichter einen Blick in ein Damenboudoir; so lässt er uns im Perceval Damen beobachten, welche sich die Haare flechten und die Taille schnüren lassen und Puder auflegen (P 12599, 12608). Im Wilhelmsleben verrät uns Chrestien, dass die Damen nicht nur durch Auftragen

von Schminke („garmos“), sondern auch durch Anlegen von Polstern („bourre“) der Natur nachzuhelfen suchten (W 637). Auch von Herren erzählt er uns, dass sie sich zu bestimmten Zeiten rasieren und den Bart schneiden liessen (P 3972). Sogar Perrücken trug man, wenn es nötig war. So ist doch wohl die Stelle im Perceval 3972 zu deuten: „El cief un capiel de bounet Dont la chevelure estoit blonde.“ In der Prosa-Version von 1530 heisst es an der betreffenden Stelle geradezu: „sa perruque tant blonde et belle.“ Man wollte eben nicht nur durch prunkvolle, sondern auch durch möglichst anmutige Gestaltung der äusseren Erscheinung sich hervorthun.

Glanz und Luxus pflegte man naturgemäss dann am meisten zu entfalten, wenn Gäste anwesend waren. Die Gastfreundschaft ist ja eine der im Mittelalter am meisten gerühmten Tugenden. So betont denn auch Chrestien wiederholt, dass der Bruch der Gastfreundschaft unauslöschliche Schande nach sich zieht (P 6657, 7446). Das der Ausübung der ritterlichen Tugenden und der Gastfreundschaft im besonderen zu Grunde liegende sittliche Prinzip fasst Chrestien in die schönen Worte: „Que prodrom doit prodrom atreire Et enorer et losangier, Nel doit pas de lui estrangier. Qui fet enor, l'enors est soe“ (K 3226). Daher wurde die Gastfreundschaft in weitestem Umfange geübt, selbst von armen Rittern. Kranke und Verwundete wurden in eigens dazu bestimmte Krankenzimmer („anfermerie“ L 6498) aufgenommen und oft Tage und Monate hindurch gepflegt (P 42517; L 4700). Beim Abschied wurden die Gäste mit reichen Geschenken entlassen (P 15565). War doch die Freigebigkeit („largesce“) eine der dem Ritter unerlässlichen Tugenden (C 184; E 6667). Namentlich Pferde (K 6002; E 2389) und Gewänder (E 6665) waren beliebte Gastgeschenke.

Freilich wurde die Gastfreundschaft nicht immer so ganz selbstlos geübt, wie es auf den ersten Blick scheinen möchte. Bot doch die Ankunft von Gästen den Bewohnern der Burg stets eine angenehme Unterbrechung ihres eintönig dahinfließenden Lebens und eine willkommene Gelegenheit zu festlichen Veranstaltungen wie Tournieren und Jagden. Daraus erklärt sich die herzliche Freude, mit der die Gäste begrüsst werden (K 2070). Der Burgherr lässt es sich nicht nehmen, dem Fremden, dessen

Ankunft ihm gemeldet ist, selbst entgegenzugehen. Die Tochter des Hauses leistet dem Ankommenden, wie wir schon sahen, die ersten Dienste. Ist der Besuch ein erwarteter, so kommt es vor, dass die Frauen mit ihren Gesellschafterinnen ihm bis auf die Strasse entgegengehen und ihre Freude durch Tänze und Reigen kundgeben. So geschieht es im Perceval Gauvain zu Ehren (P 10353). Berühmte ritterliche Gäste werden besonders feierlich empfangen, sogar der König mit seiner Gemahlin geht ihnen bis auf die Strasse entgegen (E 5547). Fürstliche Personen gar geniessen ausgezeichnete Ehren beim Empfange. Ausführlich beschreibt Chrestien die Einholung des Königs Artus durch Laudine (L 2329.) Bei hohen Besuchen werden Blumen gestreut (E 2364), die Häuser von aussen mit seidenen Tüchern und Teppichen (E 2336; P 24934) behängt, auch die Strassen mit Teppichen belegt und mit „cortines“ überspannt zum Schutze gegen die Hitze (L 2342). Aus dem Schlosse schallt fröhliche Musik, so laut, „Qu'an n'i oïst pas Den toner“ (L 2350).

Gäste müssen unbedingt freundlich aufgenommen werden. Den freundlichen Empfang („La bele chiere“ E 5588) schätzen die Gäste höher als die gebotenen Tafelfreuden, „car de toz mes est li plus douz La bele chiere et li liez vouz“ (E 5589). Liebenswürdigkeit beim Empfange des Gastes („buen estre, buen atret“ E 2419) ist höchste Pflicht. Selbst wenn das Herz traurig ist, darf man es den Gast nicht merken lassen. So findet Yvain in einer Burg Unterkunft, deren Bewohner in Erwartung nahenden Missgeschicks in Trauer und Verzweiflung sind. Trotzdem empfangen sie ihn mit freudigem Gesicht, und zwar, wie der Dichter ausdrücklich bemerkt, „sanz ce que talant n'an aient“ (L 3825). Sie geben sich die grösste Mühe „de feire contenance liee, car fos est qui prodome atret Antor lui s'enor ne li fet“ (L 3882).

Jede nur denkbare Aufmerksamkeit erwies man den Gästen. War eine grössere Zahl von Gästen gekommen, deren Nachtlager im grossen Saale aufgeschlagen werden musste, so galt es für schicklich, dass der Burgherr, falls er Junggeselle war, auf sein bequemes Bett verzichtete und mit seinen Gästen schlief (P 24698). In jeder Beziehung suchte man auch die Gefühle des Gastes zu schonen. Als Calogrenant auf der Rückkehr von seinem so

schmählich verlaufenen Abenteuer in derselben Burg wieder Aufnahme findet, in der er vor seiner Niederlage eingekehrt war, befehligen sich die Gastgeber, ihn das Peinliche seiner Lage nicht empfinden zu lassen, und behandeln ihn mit ausgesuchter Höflichkeit (L 561).

Dem fremden Ritter pflegte man zunächst Gelegenheit zum Baden zu geben, denn auf Reinlichkeit hielt man viel. Hatte man doch eigene Badestuben („estuves“) mit Wannen („cuves“), in welche durch besondere Leitungen („conduit“) das vorher angewärmte Wasser hinaufgeleitet wurde (C 5629). Dann erst führte man den Gast zur Tafel. Vor der Tafel nach Namen oder Herkunft des Gastes zu fragen, galt für unschicklich (K 2085; P 24664). Das Zeremoniell bei Tafel war recht feinsinnig und taktvoll. Der Gast erhielt auf einem „faudestuel“ den Ehrenplatz zur Rechten des Wirtes oder zur Seite der Hausfrau (E 1762; K 1040, 2967; W 2579); ihm gegenüber sass das Burgfräulein (L 254). Man sass und speiste paarweise, gewöhnlich fünf bis sechs Personen an einem Tische (P 15769). Meist war eine Haupttafel hergerichtet, an deren oberstem Ende besonders vornehme Personen speisten (P 21911). Der Fürst selbst sass an einem eignen, auf einer Estrade erhöhten Tische, entweder allein oder mit seiner Gemahlin (P 15877, 30845, 39249). An dieser Tafel Platz nehmen zu dürfen, galt als eine ganz hervorragende Ehre, die Artus dem ritterlichen Helden des Tages zu teil werden lässt (P 23751).

Auch in anderer Beziehung waren die Formen des höfischen Verkehrs ziemlich streng geregelt. Dem Könige bewies man äusserste Unterwürfigkeit. Bei Artus' Eintritt knieten seine Barone nieder; dieser bedeutet ihnen jedoch, sie mögen aufstehen und ihre Plätze wieder einnehmen (L 653). Yvain kniet vor dem Könige nieder und küsst dessen rechten Fuss (P 11741); der König zieht den Ritter jedoch eigenhändig zu sich empor (P 11743). Besonders aber zeigt sich das höfische Benehmen im Verkehr mit den Damen. Jede Ungehörigkeit einer Frau gegenüber wird auf das schärfste getadelt und von der Dame selbst als Verletzung ihrer Ehre empfunden (K 187). Die Knappen dürfen nur knieend mit den Damen sprechen und ihre Befehle entgegennehmen (P 5178). Die Ritter müssen es möglichst vermeiden, sich Dienste irgend welcher

Art von Frauen leisten zu lassen (P 34011). Laudine will zwar beim Empfange des Königs diesem beim Verlassen des Pferdes behilflich sein und ihm den Bügel halten; Artus aber kommt ihr zuvor, indem er so schnell absteigt, dass Laudine ihre Absicht nicht mehr ausführen kann (L 2372). Höchstens ein kranker Ritter darf es sich gefallen lassen, dass ihm eine Dame den Steigbügel hält (P 13405). Andererseits ist es Pflicht der Ritter, die Damen vom Pferde zu heben (E 1177). Befremdlich kann es erscheinen, dass nicht nur die Ritter sich erhoben; wenn eine Dame in den Saal trat (P 25668), sondern dass auch die Damen dieselbe Höflichkeit den eintretenden Rittern erwiesen (P 15519). Auch dass Damen einen fremden Ritter, dem sie begegnen, zuerst grüssen und dieser erst den Gruss zurückgibt (P 41168), mutet uns eigentümlich an. Zu bemerken ist hierbei übrigens, dass dieser Sitte, die noch heutzutage in England herrscht, ein guter Sinn zu Grunde liegt. Man denkt sich, dass die Damen den Herren eine Ehre erweisen, wenn sie ihn zu grüssen geruhen; mögen sie ihn nicht, so ignorieren sie ihn vollständig. Nach unserer Sitte muss jede Dame auf jeden ihr gebotenen Gruss antworten. Jene Sitte stellt die Damen eigentlich höher.

Einen gewissen Grad des Entgegenkommens durfte das Benehmen der Dame allerdings nicht überschreiten. Dahin durfte es ein Ritter im allgemeinen nicht kommen lassen, dass eine Dame einen Fussfall vor ihm that. Um dem Ritter ihre Dankbarkeit für Errettung aus Gefahr zu beweisen, stürzten ihm wohl die Damen zu Füssen (P 9312). Doch Ritter wie Yvain und Gauvain empfinden eine solche Erniedrigung der Damen als eine Schändung ihrer eigenen ritterlichen Ehre, die sie von sich abwehren müssen (L 3978; P 9312). Um so eigentümlicher berührt uns eine Scene im Karrenromane: Artus verlangt von seiner Gemahlin, sie solle vor Keü niederknien, um ihn zum Bleiben zu bewegen; die Königin thut es und steht nicht eher auf, als bis Keü seine Einwilligung gegeben hat (K 127, 150).

So erscheint das gesellschaftliche Taktgefühl im allgemeinen recht ausgebildet. Das giebt sich auch in dem Tone der geführten Reden zu erkennen. Selten fallen unhöfische Worte (L 116). Die Lästerzunge Keü's verletzt zwar den Anstand, aber der Ausfall

des hämischen Gesellen wird von Yvain teils vornehm mit Nichtachtung gestraft, teils ironisch abgefertigt (L 630). Gern rühmt Chrestien, dass die Formen der höfischen Ausdrucksweise gewahrt werden und dass seine Ritter keinen Vorstoss gegen die höfische Sitte begehen (C 314). Trotz der barschen Abweisung, die Lancelot von Genievre erfahren hat, antwortet er ihr „A maniere de fin amant“ (K 3980). Die äusseren Formen des höfischen Lebens waren eben glatt und geschmeidig. An innerem, sittlichem Gehalt aber fehlte es oft recht bedenklich, wie im vorigen Kapitel ausgeführt wurde.

Viertes Kapitel.

Das öffentliche Leben.

In diesem Kapitel gedenke ich gewisse Notizen über das Leben und Treiben der einzelnen Stände zu geben, die noch erforderlich sind, um ein einigermaßen vollständiges Gesamtbild zu schaffen, sowie besonders auch einen Blick auf Handel und Wandel, auf die verschiedenen Erwerbszweige, auf Königtum und Städtewesen, auf Kriegsführung und Rechtszustände jener Zeit zu werfen.

Zunächst möchte ich an einige historische Thatsachen erinnern, die geeignet sind, auf die Schilderungen Chrestien's ein helleres Licht zu werfen. Nach dem Untergange der carolingischen Monarchie brachen über Frankreich trübe Zeiten herein. Ein Zustand allgemeiner Unsicherheit herrschte. Hinter eisernen Rüstungen und festen Mauern suchte man sich gegen die Uebergriffe des Nächsten zu schützen. Die Anarchie erreichte ihren Höhepunkt zu Beginn des 11. Jahrhunderts. Das Königtum war machtlos, die Feudalherrschaft kam empor und mit ihr jener Zustand ewigen Krieges, dem keine „treuga Dei“ Einhalt gebieten konnte. Sicherlich wäre die damalige Gesellschaft an ihrer inneren Haltlosigkeit zu Grunde gegangen, wenn ihr die Kreuzzüge nicht neues Blut und neues Leben zugeführt hätten. Während im 11. Jahrhundert die Bauern als Leibeigene kaum Menschenrechte genossen und nicht viel mehr, als lebende Inventarstücke ihrer Herren waren, erwachte in ihnen im 12. Jahrhundert das Bewusstsein der Selbständigkeit. Am bezeichnendsten aber für diese Zeit ist das Aufblühen der Städte und das Emporkommen des „tiers état“, der ein kräftiges Gegengewicht gegen die Bestrebungen des Adels und der Geistlichkeit wurde.

Diese historischen Verhältnisse lassen sich unschwer in den Romanen Chrestien's wiedererkennen. Wir hören von Herzögen, Grafen, Baronen, Rittern, an deren Spitze ein König steht, von Lehnsherren, von Lehnsleuten ersten und zweiten Grades (E 375). Die Ritter liegen mit einander in beständigem Kriege (W 2960; P 6390, 6426). Ohne jede Form des Rechtes unternehmen sie Raubzüge. Den Tod des Prinzen Guivret im Erec macht sich sein Nachbar zu Nutze, um sich seines Landes zu bemächtigen. Ähnliches wird oft berichtet. Eine lehrreiche Stelle findet sich im Wilhelmsleben (W 2347): den Kampf der widerstreitenden Winde vergleicht der Dichter mit den Kriegen der hohen Barone, welche durch die Fehden die Welt in Unruhe versetzen, „Que par eus est troblez li mondes Si con cil vant troblent cez condes (W 2355).

Dass man unter diesen Umständen sich möglichst fest auf seiner Burg zu verschanzen suchte, ist erklärlich. Das „chastel“ wurde nicht nur an einem infolge der natürlichen Lage möglichst unzugänglichen Orte errichtet (P 22321; K 979), sondern auch noch durch die verschiedensten Vorkehrungen geschützt. Turmartige hölzerne Vorwerke („barbacene“ L 4879; „bretesche“ P 24831; L 191; E 3370) und Pallisaden („baille“ L 195), Festungsgräben („tranchiees“ C1251), Querbalken („barres“ C1251) und Schranken („lices“ C1251) sowie eine Reihe von Türmen (P 24 767) erschwerten die Annäherung. Es galt, die starken Mauern zu erstürmen, von deren Zinnen aus die Verteidiger in gedeckter Stellung ihre Geschosse entsandten. Oft waren gar mehrere Mauern vorhanden. So wird im Cliges 1243 eine dreifache Mauer erwähnt, deren jede auf der Innenseite mit Aufwürfen von gestampfter Erde gestützt war, um sie gegen die Stösse der Belagerungsmaschinen widerstandsfähiger zu machen. („Et s'avoit les murs adossees de forz cloies par de derriere, Qu'il ne cheissent par perriere“ C1244). Das Thor, der am leichtesten einnehmbare Teil der Mauer, war besonders gut befestigt. Die zu ihm führende Brücke konnte hochgezogen werden („ponz torneiz“ K 989; C 1250). Auch diente ein besonderer Brückenturm der Verteidigung des Thores (P24819). Schliesslich drohten dem Feinde beim Eindringen in den Thorweg eiserne sehr scharfe Fallgatter („porte colant“ oder „port coleice“

C 1252; K 2343; L 913; P 36144), die infolge eines sinnreichen, im Yvain ausführlich geschilderten Mechanismus sich durch ihre eigene Schwere senkten und vernichteten, was sie trafen. Bisweilen waren auch zwei solcher Fallgatter vorhanden („anbedeus les portes colanz“ L 1519, 3639). Im Notfalle konnten die Verteidiger der Burg sich noch hinter den starken Mauern des „dognon“ (P 23282), des inneren, isoliert liegenden Turmes, bergen.

Auch grössere Ansiedlungen und Städte waren in ähnlicher Weise durch Befestigungen geschützt (K 2330; P 14779), namentlich das zur Stadt gehörige „castel“ (P 7132). Diese „forteresses“ (K 2326) hatten mehrere Thore, die jedoch bei bevorstehender Belagerung bis auf eins vermauert wurden (P 6274). Solche Belagerungen zogen sich unter Umständen jahrelang hin (P 3205). Mit den unvollkommenen Belagerungs- und Wurfmaschinen („mangonel, perriere“ L 3777) war nicht viel auszurichten. Meist suchte man daher die Stadt auszuhungern (P 12408). Wenn es jedoch den Bürgern gelang, sich zu verproviantieren, so mussten die Belagerer unverrichteter Sache wieder abziehen (P 3765). War die Geduld der Bürger durch die übermässig lange Belagerung erschöpft, so begingen sie auch wohl selbst Verrat und öffneten den Feinden die Thore; in diesem Sinne ist wohl die Stelle im Perceval zu verstehen, wo die Städter zu ihrer Herrin sagen: „Le matin a prime perdras Ton castel et ta forterece“ (P 38132). Die Freude nach überwundener Belagerung war natürlich gross (P 3910).

Die Bewaffnung der Kämpfenden war teilweise recht dürftig. Die prächtige Rüstung einzelner Helden und vornehmer Ritter weiss der Dichter ja nicht genug zu rühmen. Die Fusstruppen des gemeinen Volkes jedoch, die „jaude des vilains“ (C 1989; K 2378), die aus den Bauern bestand, die ihrem Herrn Heerfolge leisten mussten, waren meist mit Aexten, Dreschflegeln, Forken, Keulen und anderen Instrumenten („maces, bastons, haces, gisarnes, van, huis, fourque, flaël, pie“ P 7315, 7317, 7323, 35999; L 293) versehen, wozu sie dann allerdings gewöhnlich noch ein Schwert trugen (P 2931). Das Beil scheint namentlich eine sehr beliebte Waffe gewesen zu sein. Sogar Ritter führen neben dem Schwerte das Beil als Waffe (P 36176). Es werden dann aber wohl jene unbe-

güterten Ritter gewesen sein, denen es weniger auf ritterliche Kampfesweise ankam, sondern die aus dem Kriege ein Geschäft machten und aus allen Gegenden herbeiströmten, um als Söldner („soudoiiers“ E 6267) ihren Unterhalt zu finden und durch Lösegelder, die sie für Gefangene eintauschten (W 3067, 3101), ihre Vermögenslage zu bessern.

Dem Zustande dauernden Krieges gegenüber war auch der König machtlos. Freilich ist aus den Schilderungen, die der Dichter vom Hofe des Königs Artus entwirft, nicht allzuviel für die Beurteilung der historischen Verhältnisse zu erschliessen, da das sagenhafte Element zu stark hineinspielt. Artus erscheint zwar als erster, aber nicht als unbedingt bester Ritter seiner Zeit (C 4588; E 36). Selbstthätig tritt er kaum auf, er begnügt sich damit, die Thaten seiner Ritter durch seine Anerkennung zu ehren. Sonst führt er ein ziemlich beschauliches Dasein; ja es wird im Yvain erzählt, dass er gelegentlich einen recht ausgedehnten Mittagsschlaf hielt: „Li rois fors de la chambre issi Ou il ot fet longue demore Que dormi ot jusqu'a cele ore“ (L 650). Ein solcher König war natürlich nicht geeignet, straffe Zucht zu halten. Keü kann ihm auch frei heraus erklären, er habe nicht mehr Lust, ihm zu dienen (K 93), und der König versucht alles, um ihn zum Bleiben zu bewegen (K 116). Daher dürfen auch die Ritter des Königs, als dieser ihnen Verrat vorwirft, es wagen, ihn sehr unehrerbietig zur Rede zu stellen und ihn gar zum Zweikampfe zu fordern, wenn er ihnen nicht Genugthuung gebe (P 15957, 15989). Trotzdem aber weiss Artus sein königliches Ansehen wenigstens äusserlich bis zu einem gewissen Grade zu wahren (E 1793 – 1814). Auch Artus' äussere Erscheinung ist Chrestien bestrebt als möglichst königlich zu schildern (P 92).

Die Rechtspflege lag unter den obwaltenden Verhältnissen recht im Argen. Meist suchten sich die Ritter ihr Recht selbst mit dem Schwerte in der Hand. In schwierigen Fällen, die der Entscheidung des Königs unterbreitet wurden, berief dieser seine Vasallen (C 1434; L 5912), und auf Grund von Gesetzen, die, wie es scheint, nicht schriftlich niedergelegt waren, sondern auf mündlicher Ueberlieferung beruhten (E 1804), wurde der Rechtspruch gefällt. Sehr beliebt war die Entscheidung eines Zwistes

durch ein Gottesurteil in Gestalt eines ritterlichen Zweikampfes (K 4916; L 5944). Ein solcher Zweikampf ging auf Leben und Tod. Vor Beginn des Kampfes schwuren beide Ritter auf ihr Recht (K 4981). Wurde der Kläger besiegt, war er „champchetz“ (L 6410), so traf ihn dieselbe Strafe, die auf das Verbrechen, dessen er seinen Gegner bezichtigte, gesetzt war. So besiegt Yvain die drei Ankläger der Lunete mit Hilfe seines Löwen, und diese besteigen an ihrer Stelle den Scheiterhaufen, „Car ce est reisons et justise Que cil qui autrui jüge a tort Doit de cele meïsmes mort Morir que il li a jugiee“ (L 4572). Auch Frauen und Mädchen durften einen Ritter mit der gottesgerichtlichen Wahrung ihrer Rechte betrauen (K 4921; L 3682, 5944). Dies Vertreten der Rechte einer Partei seitens eines Ritters nannte man „fancier un tornoi (E 2130). Im Yvain wenden sich zwei mit einander wegen einer Erbschaft in Streit liegende Schwestern an Artus. Dieser bestimmt Gauvain zum Ritter der älteren, während Yvain die Verteidigung der jüngeren übernimmt (L 5925).

Was sonst von der öffentlichen Rechtspflege erzählt wird, lässt, namentlich hinsichtlich der Bestrafung von Verbrechern, auf grosse Gefühlsroheit und eine gewisse Freude an der Ausübung grausamer Foltern schliessen. Im Perceval wird ausführlich berichtet, wie die Hinrichtung durch Verbrennen an zwei bis auf das Hemd entkleideten Mädchen vorgenommen wird (P 42241). Artus selbst lässt vier Ritter vierteilen (C 1442, 1501) und schleifen (C 1446). Daneben waren die Strafen des Schindens, Hängens und Ertränkens ganz gebräuchlich (C 1440; K 416). Die Karrenstrafe, die im Karrenromane eine so grosse Rolle spielt, scheint zu Chrestien's Zeit nicht mehr in Uebung gewesen zu sein; wenigstens spricht der Dichter von ihr als einer in der Vergangenheit liegenden und meint, in seiner Zeit sei sie durch den Pranger ersetzt (K 322). In früherer Zeit jedoch wurde nach Chrestien's Mitteilung das Umherfahren des Verbrechers auf einem Karren durch die Strassen der Stadt als gerichtliche Strafe angewandt. Auch die zum Tode Verurteilten wurden auf einem Karren zur Richtstätte gefahren (K 328). So kam es, dass schon das blosse Betreten eines solchen als unehrenhaft galt (K 490) und sogar die Fuhrleute allgemein unter einer gewissen Miss-

achtung zu leiden hatten. Zu Chrestien's Zeit scheint dies Vorurteil jedoch im Schwinden begriffen, denn Chrestien selbst erzählt von einem zunehmenden Gebrauche der Wagen (K 326; P 1121). Freilich stand der „charetier“ selbst immer noch auf der Stufe des „vilain“ (K 356; P 26554); man redete ihn daher auch mit „tu“ an (K 444).

Missachtung einzelner Stände und scharfe Betonung der sozialen Unterschiede finden wir übrigens auch sonst ziemlich häufig in Chrestien's Romanen. Die Hauptrolle spielt naturgemäss bei Chrestien der ritterliche Stand. Es wurde schon hervorgehoben, wie erhaben sich dieser über die nichtritterlichen Kreise dünkte. Aber auch innerhalb dieser Kreise selbst lassen sich noch drei gesellschaftliche Abstufungen unterscheiden. Die am niedrigsten stehende Klasse der Leibeignen, Hörigen oder Sklaven begegnet uns noch mehrfach bei Chrestien, namentlich im Cliges. Der „serf“ erscheint als das unbedingte Eigentum seines Herrn, der ihn verschenken und verkaufen und überhaupt nach Belieben über ihn wie über eine bewegliche Sache verfügen kann (C 5492). Wir begegnen daher auch dem Sklavenhandel (W 996). Seine unwürdige Stellung scheint den „serf“ nicht sonderlich gedrückt zu haben. Er weiss, dass er nicht einmal seine Person sein eigen nennen darf und ganz von der Gnade seines Herrn abhängt (C 6556), trotzdem leistet er ihm willigen Gehorsam (C 6550) und stirbt sogar den ehrenvollen Tod für den Gebieter (C 6569). Das Joch muss also nicht gar so hart gewesen sein. Manchen, der seine Lage in stiller Ergebung trug, mag freilich die Hoffnung beseelt haben, für seine gute Führung das Geschenk der Freiheit zu erhalten. In der That hören wir im Cliges von solchen Fällen der Freilassung (C 5643), nach der sich wohl doch jeder Hörige mehr oder weniger sehnte (C 5502). Eigentümlich ist es, dass unter den Hörigen sich auch ausübende Künstler wie Bildhauer befanden (C 5378).

Auf einer höheren Stufe stehen die „vilains,“ unsern Bauern entfernt vergleichbar. Sie sind dem Herrn des von ihnen bebauten Grund und Bodens gewisse Abgaben von den Bodenerzeugnissen und körperliche Dienstleistungen im Kriegsfall schuldig (P 35998). Ihre Beschäftigung in Friedenszeiten besteht

hauptsächlich in Ackerbau und Viehzucht (P 1520). Die Herren scheinen ein etwas hartes Regiment über die Bauern geübt zu haben (E 801), so dass die Bauern, um sich des auf ihnen lastenden Druckes zu erwehren, gelegentlich zu den Waffen griffen, wie man wohl aus den bei Chrestien geschilderten Kämpfen der Ritter gegen riesenhafte „vilains“ schliessen darf (L 3852).

Auch die dritte Klasse der nichtritterlichen Gesellschaftsschicht, der eigentliche „tiers état“ neben Adel und Geistlichkeit, die „bourgeois“, ist bei Chrestien mannigfach vertreten, und wir erfahren Näheres über ihr Leben und Treiben. Die Bürger einer „vile“ oder „cité“ in ihrer Gesamtheit werden als „commune“ („kemugne“ P 7332) bezeichnet. Die Städte scheinen dicht bevölkert (P 17587) und die Bürger im allgemeinen wohlhabend gewesen zu sein (P 7173, 7286, 24779). Nur selten hören wir von sozialem Elend in den Städten, so im Wilhelmsleben von Kindern, die zum Betteln angehalten werden, um ihren Eltern den Unterhalt zu schaffen (W 685). Dagegen wird verschiedentlich auf den Reichtum von Städten wie Limoges, Poitiers, Amiens, Nantes und Lyon hingewiesen.

Aus einzelnen Bemerkungen im Perceval ist zu entnehmen, dass die Entscheidung über innere städtische Angelegenheiten in den Händen einer kommunalen Vertretung lag. Dieser Stadtrat setzte sich nach Chrestien aus dem Bürgermeister, „maire“ genannt, und den Schöffen oder Beisitzern, den „eskiévins“ zusammen (P 7284) und hatte bei etwaigen Ausschreitungen oder Ungehörigkeiten seitens der Bürger dem Herrn des Ortes Rechenschaft zu geben, musste auch im Kriegsfall die Bürgerschaft alarmieren (P 7310).

Von einer politischen Berechtigung der Bürger hören wir nichts, wohl aber von der Abhängigkeit, in der sie sich von dem Herrn des Grund und Bodens befanden. Auch sie hatten ihm, wie die vilains, Steuern, aber in klingender Münze, zu entrichten (E 3867) und mussten ihm, wenn die „cloche de la commune“ rief, Kriegsdienste leisten (P 7320; W 3041). Trotz dieser Abhängigkeit muss das Verhältniss der Bürger zu einem gerechten Herrn ein erträgliches gewesen sein. Bringen sie doch bei besonderem Anlass dem Landesherrn freiwillig Gaben dar. So erhält Erec bei seiner Vermählung mit Enide von den Bürgern Rosse, Waffen

und Jagdvögel geschenkt (E 2388). Auch der Geburtstag des Landesherrn wurde nicht nur von den Rittern, sondern auch von anderen Kreisen der Bevölkerung („jant de mainte meniere“ K 6258) festlich begangen (K 6254).

Unter diesen Umständen konnte sich das Erwerbsleben nach allen Richtungen hin in erfreulicher Weise entwickeln. Strassen und Plätze, heisst es im Perceval, waren angefüllt von tüchtigen Arbeitern, die ihr Handwerk ausübten (P 7140). Es wird dann eine ganze Reihe von Gewerben angeführt (P 7144—7155). Der Handwerker- und Arbeiterstand muss recht Tüchtiges geleistet haben. Die Maurer und Zimmerleute (P 25088; K 6133), die jene zum Teil noch jetzt erhaltenen Bauten herstellten, müssen sich des besten Materials bedient haben. Chrestien betont sogar, dass Bausteine und Mörtel auf dem Seewege herbeigeschafft wurden (W 6140, 6146). Eine besondere Kunst entwickelten die Maurer darin, die Fugen zwischen den einzelnen Bausteinen so zu verdecken, dass sie selbst bei genauer Prüfung nicht entdeckt werden konnten (C 5592). Auch die Schmiede, welche die eiserne Gewandung des Ritters verfertigten, fanden reichliche Gelegenheit, ihr Können zu bethätigen. Als Hauptsitz der Waffenfabrikation werden Limoges (K 5824), Vienne (E 5964) und Poitiers (K 3521, 5841) genannt, dessen Stahl besonders gerühmt wird. Die Goldschmiede machten ihre Kunst jener schon erwähnten Neigung zum Luxus dienstbar, indem sie für die Damen kostbare Ringe, lange goldene Spangen und Ketten (P 7150; L 1024; E 1665), für den Haushalt goldene und silberne Gebrauchsgegenstände, für Kirchen und Kapellen wertvolle Geräte (E 6898) arbeiteten. Auch andere Handwerker leisteten in technischer Hinsicht ziemlich Bedeutendes. Im Perceval ist die Rede von einer Uhr, deren Schlagwerk laut und deutlich die Mitternachtsstunde verkündet: „A mienuit unes orloges Sonent si cler et si très haut Que Perchevax toz en tresaut Qui un poi estoit endormi“ (Interpolation des Gerbert in der Pariser Handschrift No. 12576, abgedruckt bei Potvin VI p. 163, Zeile 9). Die Fabrikation der schon genannten mannigfachen Musikinstrumente ferner setzt ebenfalls einen ziemlichen Grad von Kunstfertigkeit voraus. Auch in der Möbelschnitzerei scheint man es, wie wir schon sahen,

ziemlich weit gebracht zu haben, besonders in der Elfenbeinschnitzerei (E 6713, 6870). Auch über die Zunft der Weber erfahren wir Näheres. Nicht nur wollene und Leinwandstoffe, sondern auch Seidengewebe (L 5196, 5229, 5298) werden von ihnen hergestellt, namentlich solche, die kunstvoll mit Goldfäden durchwebt sind (E 6793; P 21386, 21728). Als Hauptsitz der Teppichweberei wird Limoges genannt (E 2628). Im Erec wird ein von dort stammender Teppich erwähnt, in den das Bild eines Leoparden eingewirkt ist (E 2633). Merkwürdig ist es übrigens, dass schon damals die Weber trotz des reichen Verdienstes ihrer Herren (L 5318; P 21389) sich mit einer ganz kümmerlichen Löhnung begnügen mussten (L 5306). Eingehend schildert Chrestien in der angeführten Stelle des Yvain den Hunger und die Not, die unter den Arbeiterinnen einer Seidenfabrik herrschen, während sich der Fabrikherr an dem Elend seiner Arbeiterinnen bereichert. Diese Schilderungen erinnern lebhaft an gewisse soziale Missstände der Gegenwart. Ueber die Missachtung, die man gerade dem Stande der Weber entgegenbrachte, ist schon an anderer Stelle gesprochen worden.

Einer weitaus höheren Achtung erfreuten sich die Kaufleute. Unter den Bewohnern der Stadt nahmen sie eine hervorragende Stellung ein. Im Perceval werden sie „larges, courtois et bien apris“ (P 24783) genannt. Sogar von fürstlichen Personen werden sie mit „Sire“ angeredet (W 2507). Nur selten erregen sie durch ungeschicktes Benehmen Anstoss, so jene Kaufleute im Wilhelmsleben, welche ihre kaufmännische Natur so wenig verleugnen können, dass sie die ihnen geschenkten Gegenstände nur dann annehmen wollen, wenn sie dieselben weiter verkaufen dürfen (W 3216, 3243).

Es gab Kaufleute, die an bestimmten Stellen ihre Verkaufstische („bans“ P 21496) ausstellten, wie die im Perceval erwähnten Fleischer, Geflügel- und Fischhändler (P 7155, 16729, 21499). Die Hauptmasse der Kaufleute setzte sich jedoch aus den umherziehenden Händlern (P 3713) zusammen.

Durch zwei Umstände freilich wurde der Handelsverkehr wesentlich erschwert. Einerseits war die Sicherheit der Wege im Hinblick auf die schon erwähnten Raubritter und Wegelagerer

(„Breibançon“ K 4237) eine sehr zweifelhafte, andererseits war der Zustand der Landstrassen („li droiz chemin batuz“ K 1391) meist ein ganz jämmerlicher. Im Winter wie im Sommer waren sie gleichmässig schlecht passierbar, und es kam vor, dass die Pferde auf einem schlechten Wege bis an den Sattelgurt einsanken (K 658; L 4847; P 30560, 41481). Trotzdem aber muss der Handelsverkehr in gewissen Städten ein recht reger gewesen sein (P 7140, 7155). Die umherziehenden Kaufleute führen lebendes Schlachtvieh wie Ochsen und Schweine mit sich, gesalzenen Schinken, Getreide, Brot, Wein, Gewürze und allerlei Nahrungsmittel (P 3715). Auch Pelzwerk, ausländische Federn sowie Gold- und Silberwaren sind bei ihnen zu haben (P 37202, 24784—92. Selbst Pferdehändler treten auf (P 6440, 6650).

Auch Import- und Exporthandel wird getrieben. Exportwaren standen sogar in hohem Ansehen. Wien, Venedig, Cornwallis, Dänemark, Spanien, Griechenland, Italien, Pisa, Alexandria und Arabien werden als Ursprungsorte von Waren und Gebrauchsgegenständen genannt, (E 5964; K 5837; P 4341, 16964, 16975, 21206, 21247, 23650, 30275, 36177). Häufig hören wir daher, dass Kaufleute in fremde, weit entfernte Länder über See gehen, um ihre Waren abzusetzen (P 3701; W 565, 2054). Bestimmte Messen und Märkte im Auslande werden regelmässig besucht (W 2010, 2041). Es kommt auch vor, dass sich zwei Kaufleute assoziieren, von denen der eine das Betriebskapital hergibt (W 1983). In diesem Falle hat er natürlich auf einen Gewinnanteil („part“ W 1989, „aquest“ W 1996) Anspruch. Auch nehmen ältere, erfahrene Kaufleute jüngere Leute mit sich auf Reisen zum Zwecke der Ausbildung (W 2030).

Der Handel unterlag bestimmten Steuern. Ueberschritt der Kaufmann die Grenze seines Landes, so musste er dem Herrn des fremden Landes einen Zoll für die mitgeführten Waren entrichten. Dieser Zoll wird bei Chrestien „costume, travers, peage“ oder „passage“ genannt (W 2258, 2400; P 6463). Schiffe, die in einen fremden Hafen einliefen, hatten einen Hafenzoll („costume del port“ W 2441) zu entrichten. Schon damals gab es Steuer-Defraudanten. Im Perceval wird erzählt, dass Kaufleute sich als Ritter verkleiden, um nicht als Kaufleute erkannt zu werden

und so ihre Ware über die Grenze schmuggeln zu können (P 6460, 6650).

Als Münzsorten werden „sous, deniers, marcs, livres, besanz, esterlins“ erwähnt (E 1871, 2812, 6691; L 2846). Wechsler („cangéors“ P 16731) waren bereit, fremdes Geld in die Landesmünze umzusetzen (P 16738). Man gab auch als Bezahlung ungeprägtes Silber und Gold in Barren („plates“ E 1856; P 3727).

Neben den schon besprochenen, bei Chrestien ausführlicher vorgeführten Erwerbszweigen gab es natürlich noch eine ganze Reihe anderer, deren Existenz als selbstverständlich anzunehmen ist, die wir aber teilweise bei Chrestien auch noch besonders kennen lernen oder deren Vorhandensein wir doch wenigstens aus seinen Andeutungen erschliessen können. So wird gerühmt, dass die Bäcker („panetiers“ E 2061) es verstanden, ein Brot von grosser Zartheit des Aussehens (P 26269), und zwar aus verschiedenen Getreidearten (L 2883), und auch feineres Gebäck, wie Biscuit (P 16924), herzustellen. Der Weizen wird vom Müller auf einem Steine gemahlen (E 3710). Fischer fahren mit ihren Booten auf die Mitte des Wassers hinaus, verankern sie dort und werfen den Köder („poissonet“) aus (P 4183). Schiffszimmerer bauen Kähne und grössere Schiffe („nef, batel, barge, dromont, buce“ C 250, 6695). Auch Eisen und Stahl wird beim Schiffbau verwendet (P 28421). Hebammen leisten den Wöchnerinnen ihre Dienste (W 465). Kürschner (W 1451) arbeiten in ihren Werkstätten („escraingne“ W 1464). Auch Gastwirte waren vorhanden, die den Bedürfnissen der Reisenden zu dienen wussten. Es gab einfache und kaum den mässigsten Ansprüchen genügende Wirtshäuser („tavernes“ K 5558), die zum Teil ausserhalb der Stadt lagen, mit kleinen, niedrigen Zimmern und schlechten Betten ausgestattet waren (K 5528, 5549), aber auch vornehme Häuser, die eigentlichen „hostel's“ in denen die Unterkunft gut, aber teuer war (C 4581). Die Gastwirte waren fast ausschliesslich bürgerlichen Standes (C 399) und erfreuten sich einer gewissen Hochschätzung, denn sie werden bei Chrestien selbst von Rittern mit „vous“ und sogar mit „Sire“ angeredet (C 3304, 3305). Die Wirtshäuser dienten fast nur dem Fremdenverkehre, denn von einem Kneipleben im heutigen Sinne des Wortes hören wir nichts.

Schlussbemerkung.

Wenn auch das Bild, das wir aus Chrestien's Romanen von dem Leben und Treiben seiner Zeit gewinnen, in einzelnen Zügen der Berichtigung bedarf, um der historischen Wahrheit zu entsprechen, so können wir doch unbedenklich annehmen, dass Chrestien die wesentlichen Striche jedenfalls nach der Natur gezeichnet hat. Lebenslust und Thatendrang erfüllt die Ritter Chrestien's. Tapferkeit ist ihnen die höchste Tugend, der kühnste Mann der beste. Sie sind ihre eignen Herren und beugen sich keinem Gesetze. Ihrer Natur zu genügen, dahin geht ihr Streben. Sittliche Bedenken kommen ihnen nicht, wenn der Genuss des Augenblickes winkt. Unsitte wird Sitte. Aber das Laster schminkt sich. Die Unzucht hüllt sich in den Mantel des Minnedienstes, die Verhöhnung von Gesetz und Ordnung gilt als Ausdruck selbstbewusster Kraft, das gottlose Treiben sucht in äusserlicher Gottesverehrung ein Gegengewicht. Je unsittlicher der Inhalt des Lebens ist, desto mehr achtet man auf strenge Regelung der äusseren Formen: die Etikette wird ängstlich gewahrt. Im Innern ist man noch Barbar geblieben, aber unverkennbar ist das Streben, wenigstens äusserlich die Reste dieses Barbarentums zu verwischen. Kunst und Dichtung gelangen zur Blüte und sollen über die traurige Oede des wirklichen Daseins hinwegtäuschen. Aber des Lebens Dissonanzen klingen hinüber in die zu künstlicher Harmonie gestimmte Welt des Schönen, und gerade in diesem Umstande liegt vornehmlich die Bedeutung der Romane Chrestien's für die Kulturgeschichte seiner Zeit.

Vita.

Ich, Paul Theodor Alwin Mertens, evangelischer Konfession, wurde am 9. Juli 1868 als der Sohn des Königlichen Registrators Karl Ferdinand Mertens und seiner Ehefrau Mathilde geb. Torgasch in Berlin geboren. Ich besuchte daselbst das Königliche Französische Gymnasium und wurde am 19. Februar 1886 mit dem Zeugniß der Reife entlassen. Von Ostern 1886 bis Oktober 1892 studierte ich moderne und klassische Philologie und Philosophie an der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin und hörte im besonderen die Vorlesungen der Herren Prof. A. Tobler, Schwan, Geiger, Kirchhoff, Diels, Vahlen, Hübner, Weinhold, Roediger, E. Schröder, E. Schmidt, Zeller, Paulsen, Dilthey, v. Giczynski, Lasson, Deussen u. a. Am 30. Juni 1896 bestand ich vor der Königlichen Wissenschaftlichen Prüfungskommission in Berlin die Prüfung für das höhere Lehramt. Nachdem ich von Oktober 1896—1897 das Seminarjahr an der Friedrich-Werderschen Oberrealschule in Berlin und von Oktober 1897—1898 das Probejahr am Askanischen Gymnasium ebendort abgelegt hatte, bin ich seitdem als wissenschaftlicher Hilfslehrer an verschiedenen höheren Lehranstalten thätig gewesen, zuletzt am Askanischen Gymnasium.





3 2044 050 631 969

EST 174905

MAR 21 1910

JAN 9 1911

DUE JAN 7 1918

